
Carnet de bord d'un gallicanaute bibliophile
(2013-2015)

DU MÊME AUTEUR

L'Alphabet d'un Paradoxe , 2003

Marionnettes, suivi de *La vie extraordinaire d'Adam Borvis*, 2009

La sagesse des Fouch, 2006

L'Arbre de Cassandra Vol 1 : *la fée en sucre*, 2012

L'Arbre de Cassandra Vol 2 : *le gnome détective*, 2013

Jérôme Nodenot

Carnet de bord d'un gallicanaute bibliophile
(2013-2015)

Editions Jérôme Nodenot

Copyright 2015 : Jérôme Nodenot.

"Carnet de bord d'un gallicanaute bibliophile" est placé sous Licence Creative Commons Zéro.

Voir : [http : http ://creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/deed.fr](http://creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/deed.fr)

ISBN : 978-1-326-35265-3

Dépôt légal : août 2015

Réalisation de l'ouvrage : Lulu.com.

*J'ai toujours imaginé le paradis comme une
sorte de bibliothèque.*

(Jorge Luis Borges)

AVANT-PROPOS

C'est une provocation d'affirmer que je suis un privilégié d'avoir vécu les débuts du XXIème siècle : l'époque est assez décadente, c'est la crise, le stress et le changement permanent sont les principales caractéristiques de nos vies ; tout est éphémère, rien n'est stable, les politiques ne semblent plus avoir grand pouvoir sur la marche infernale d'un système économique qui nous aspire chaque jour davantage. Le mot "certitude" n'a plus de signification de nos jours, et faire preuve d'optimisme serait risible ; erreur que je ne commettrai pas d'ailleurs, étant d'une nature plutôt pessimiste, et d'une affligeante lucidité quant à l'absurdité fondamentale de l'existence.

Et pourtant... nous aurons connu les débuts de Gallica. Aujourd'hui (et il s'agit d'une révolution que je compare à celle de l'invention de l'imprimerie), l'accès au patrimoine culturel est devenu complètement facile, c'est-à-dire *depuis chez soi, et gratuitement*. Grâce à l'heureuse combinaison de quelques paramètres : la révolution numérique, le domaine public, et, enfin, la très honorable volonté des bibliothécaires de vouloir numériser *en masse* les contenus de leur Bibliothèque. Nous avons la chance de connaître une époque charnière dans l'histoire de l'humanité en terme de diffusion des savoirs, et d'être parmi les *premiers* à pouvoir envisager les nombreuses perspectives ouvertes par cette évolution capitale. Je suis un *pionnier gallicanaute*. Qu'est-ce qu'un "gallicanaute" ? Définition officielle : *Internaute utilisant Gallica et participant activement à la*

diffusion des contenus de la bibliothèque numérique sur le Web (blogs, réseaux sociaux...).

Il existe différentes manières de justifier l'importance d'être un gallicanaute : intérêt social (favoriser l'accès à la culture, à travers la dissémination des savoirs sur internet, est l'un des fondamentaux de toute démocratie moderne) ; mettre en valeur sur le Web des oeuvres d'art méconnues (et leurs auteurs !), c'est se mettre au service des artistes et enrichir le patrimoine ; enfin, notamment, il y aurait peut-être une autre justification, plus subjective, du passionné que je suis : un gallicanaute, c'est aussi *un amateur* qui s'intéresse aux bibliothèques, et qui par là-même peut donner envie au grand public de s'y intéresser aussi (qu'elles soient numériques ou "physiques").

Pourquoi s'intéresser aux bibliothèques ? Dans un monde qui va trop vite, où tout est éphémère, où l'agressivité prédomine, dans lequel il est difficile de trouver un sens ou une cohérence, imaginez-vous dans une bibliothèque. Vous vous trouvez maintenant dans un lieu de calme et de sérénité, où le temps semble enfin ralentir un peu ; un lieu qui contient des oeuvres d'art qui ne changent pas, que l'on peut retrouver telles qu'elles ont toujours été, et qui consolent de la vie ; un reflet du monde réel, mais immuable, stable, et qui a pour vocation de proposer du sens et d'être un "carrefour des rêves de l'humanité" (pour reprendre la jolie phrase de Julien Green) ; un lieu qui contient toute la mémoire humaine, conservé précieusement par les hommes depuis la nuit des temps ; un lieu d'immortalité, enfin, peuplé de milliers de fantômes qui ont encore beaucoup de choses à nous dire. Être un gallicanaute, c'est arpenter depuis chez soi les moindres recoins de l'une des plus grandes bibliothèques patrimoniales du monde ; c'est fréquenter un

lieu à la fois reposant et plein de surprises. Explorer et faire partie de la Bibliothèque, c'est donner un sens à sa vie.

J'ai parlé de fantômes. Ces fantômes (en ce qui me concerne, surtout des écrivains méconnus), je me plais, en tant que gallicanaute, à les rencontrer, les lire, à résumer sur mon blog ce qu'ils me racontent, afin que d'autres vivants fassent éventuellement aussi leur connaissance. A les réhabiliter. Mais aussi, et peut-être *surtout*, le but est de me constituer une bibliothèque très originale qui me singularise ; un peu comme pour retrouver à travers le digital le même plaisir que ressentent les bibliophiles avec leur collection ; un peu comme dans la lignée des "Mélanges tirés d'une petite bibliothèque" de Nodier, "Le livre des singularités" de Peignot, ou encore "Mémoires d'un bibliophile" de Tenant de Latour.

Et comme j'aime toujours, malgré la dématérialisation du livre, le papier, j'ai décidé de recueillir mes articles dans cet ouvrage que j'ai souhaité blanc comme la neige, et sans fioritures (pour des raisons esthétiques que je ne m'explique pas). Recueil d'articles bruts (exactement comme ils sont sur le blog, je n'ai rien retouché), dans l'ordre chronologique, qui parlent de mes lectures mais aussi de mon *expérience de gallicanaute* et du plaisir que je ressens à naviguer dans cette immense galaxie que constitue Gallica.

Enfin, de recueillir ces articles de la sorte, à travers ce livre, n'est-ce pas pour moi aussi un moyen de devenir un jour, je n'en doute pas, un fantôme de plus dans la Bibliothèque ? Un fantôme de plus dans Gallica ? La boucle, alors (suprême cohérence !) ne sera-t-elle pas bouclée ?

J. N, le 20 juillet 2015.

Toutes les notices présentes dans ce livre ont été publiées au préalable sur mon blog "Le gallicanaute des naines brunes et noires". Vous trouverez très facilement les ouvrages dont il est question ici en tapant leur titre dans le moteur de recherche de *Gallica.bnf.fr* (Note de l'auteur).

Pibrac, le 10 sept. 2013

Petit coeur (1903)- Jean Viollis.

J'ai vécu pendant dix ans dans le quartier Purpan à Toulouse, plus précisément rue Jean Viollis, et je m'étais toujours demandé qui pouvait être cet écrivain dont j'ignorais l'oeuvre et l'existence, moi qui, sans être un érudit, avais fait des études de lettres et avais passé les deux tiers de mon temps à dévorer des livres. Cette question, la grande majorité des habitants du quartier ne se la posait pas, pour eux Jean Viollis était une rue et puis c'est tout. Un jour, sur le tard, en découvrant Gallica j'ai eu l'idée d'en savoir un peu plus et j'ai eu l'occasion de lire "*Petit coeur*", de Jean Viollis. Je me suis dit : combien d'auteurs sont comme lui, perdus dans l'immensité de la Bibliothèque ? D'autant que ce roman, sans crier au chef-d'oeuvre, m'avait plu, en sus de l'émotion ressentie à "rencontrer" la personne qui donnait son nom à ma rue.

Si l'on cherche "Jean Viollis" sur internet, en fouillant un peu, nous apprenons qu'il s'agit là d'un pseudonyme, que le vrai nom de l'auteur est Henri d'Ardenne de Tizac (1877-1932), qu'il fut un spécialiste de l'art chinois, mais ce qui saute aux yeux, ce qui revient le plus souvent, c'est que Jean Viollis, c'est une rue de Toulouse (je le savais déjà), et qu'il fut le mari d'Andrée Viollis (journaliste, écrivain, féministe) qui a, elle, laissé une trace plus marquante dans la postérité. En un mot, Jean Viollis, l'écrivain, est tombé aux oubliettes.

"*Petit coeur*" raconte l'éducation sentimentale tragique d'un enfant de douze ans, Séverin, que ses amis surnomment

Petit coeur, parce que c'est une âme sensible et un être fragile. C'est plaisant à lire, c'est bien écrit (en son temps Jean Viollis était connu et publié au Mercure de France), mais le plus important n'est pas là. On peut lire "Petit coeur", aussi, comme une oeuvre appartenant directement au naturisme (je n'ai pas dit naturalisme), mouvement littéraire tombé également aux oubliettes, fondé par le gendre de Zola et qui préconise, en réaction contre le symbolisme, le retour aux sensations physiques, à la jouissance de vivre en s'imprégnant de nature et des petites choses du quotidien. Cette dimension naturiste du roman est peut-être ce qui m'a le plus parlé (on y découvre aussi la vie d'une petite ville du Sud-Ouest de la France de l'époque) ; d'un point de vue "philosophique", ce naturisme m'a évoqué un peu Hemingway, cette façon de humer la nature, de la laisser pénétrer en nous par tous les sens. "Petit coeur" est un roman court, à découvrir absolument.

Pibrac, le 10 sept. 2013

Nos petits amis (1889)- Albert Girard.

Mon Albert Girard n'est pas le mathématicien du 17ème siècle, et encore moins l'homme politique canadien du 20ème siècle : c'est MON Albert Girard, un illustre inconnu, même si, apparemment, il s'est fait en son temps un petit début de notoriété (mais autant dire aucune) avec son premier ouvrage, "Nos petits diables" (que l'on ne trouve pas, hélas, sur Gallica !), François Coppée (le poète populaire que l'on sait) l'ayant "présenté" au public.

Je m'empresse de le dire : "Nos petits amis", recueil de nouvelles, m'a enthousiasmé ; prétendument écrit pour les enfants, le livre peut être lu par tous les publics. "La bravoure de Grand-père", "Deux bons petits coeurs", "Un premier et un dernier voyage", autant de contes qui sont un vrai régal, pleins de bons sentiments, certes, mais jamais gnangnan et qui, en cette époque désorientée (je parle de la nôtre), peuvent nous "regaillardir" d'une grande bouffée de fraîcheur héroïque. Enfin, et le véritable plaisir vient peut-être de là, c'est très bien écrit, l'auteur étant avant tout un raconteur d'histoires passionnant.

Un très bon nouvelliste "jeunesse" à mon sens, qui mériterait de figurer aussi sur Gallica et chez HachetteBnF pour son autre livre : "Nos petits diables", premier volume, en quelque sorte, de "Nos petits amis".

Pibrac, le 10 sept. 2013

De l'utilité des dents et de leur conservation (1816)- M. Desmarest.

Comme beaucoup d'entre vous, le simple fait de mettre les pieds chez un dentiste me terrorise. Serais-je un peu masochiste, pour avoir lu ce texte écrit par un dentiste... en 1816 ? Vous vous demandez ce que pouvait bien être un dentiste au début du 19ème siècle ? Eh bien, M. Desmarest, dentiste "breveté", va vous le révéler !

Un ouvrage de sensibilisation avant l'heure, avec quelques perles aberrantes : "l'enfant qui tient le jour de parents âgés ne peut être que d'une faible constitution, et par conséquent la pousse de ses dents sera pénible et tardive" ; les enfants ne doivent pas être élevés par des nourrices, ou alors il faut que ce soit un médecin qui la "prescrive" après avoir vérifié ses qualités nutritionnelles ; il faut visiter le dentiste 3 à 4 fois par an dans la période entre la perte des dents de lait et les définitives.

Un ouvrage pour sa propre propagande, à plusieurs reprises il cherche à rassurer son lecteur (sic) : "j'ai cherché et je me suis procuré les moyens, par des instruments de mon invention, d'extraire avec moins de douleur et plus de dextérité les dents susceptibles d'être opérées, malgré tous les obstacles de leur position". Il se qualifie à maintes reprises d'artiste (ce qui à l'époque était peut-être synonyme d'artisan ?). Il nous affirme que rien ne vaut la lime pour supprimer une carie. Les caries ne sont pas creusées par des vers contrairement aux idées reçues, il s'est beaucoup renseigné sur le sujet ; de même, arracher une dent ne peut

en aucun cas arracher l'oeil. Pour finir, il vante, prix à l'appui, des elixirs que l'on peut se procurer directement dans son cabinet.

Non, vraiment, après avoir lu cet ouvrage, vous allez adorer le 21ème siècle !

Pibrac, le 11 sept. 2013

Mes insomnies : distractions poétiques (1875)- Chutin aîné.

Chutin aîné, illustre inconnu, a publié en 1875 un seul et unique ouvrage de poésies. Dans sa préface, il écrit : "Auteur ignoré, j'éprouve le besoin de sortir de la profonde obscurité dans laquelle j'ai vécu jusqu'ici. Loin de moi la pensée d'être mon apologiste : amateur de la critique, je tiens à honneur de laisser le soin de me juger aux hommes spéciaux que j'admire, et que j'honore, et qui, j'ose encore l'espérer, n'auront pas à regretter d'avoir fait ma connaissance".

Chutin aîné est peut-être le prototype d'auteurs pour lequel j'ai eu envie d'entamer cette démarche ; le sentiment de considérer tout acte d'écriture comme sacré, au-delà même de la qualité, parce qu'il y a toujours derrière (chez les grands auteurs comme chez les petits) un besoin psychologique qui va bien plus loin que le simple narcissisme, qui s'apparente à une nécessité communicatrice.

Chutin aîné n'est pas un grand écrivain, il le reconnaît lui-même. Mais comment exprimer l'émotion que j'ai pu ressentir à lire des poèmes très personnels comme "La mort d'un ange", dédié à sa petite Marie décédée de maladie à l'âge de huit ans le jour même de la capitulation de la France en 1871 ? Je vous recommande aussi, en outre, "Le lièvre et le renard" (l'ami Chutin était un chasseur invétéré) et, pour une certaine puissance d'évocation, "A mon ami Eugène Bizard, narration poétique".

Pibrac, le 12 sept. 2013

L'homme des bois (1864)- Elie Berthet.

J'ai découvert cet auteur à travers la biographie que lui a consacré Eugène de Mirecourt (dont je vous parlerai aussi). Nous avons quelques renseignements sur Elie Berthet (cf wikipedia par exemple), grâce notamment à la réédition récente de son roman préhistorique "Paris avant l'Histoire". Il était, en son temps, l'un des plus grands collaborateurs du journal "Le Siècle", et plus fameux au début qu'Alexandre Dumas. Son oeuvre, appartenant à la littérature populaire, avait du succès et était traduite en plusieurs langues. Si aujourd'hui Elie Berthet est pratiquement passé à la trappe, il n'en reste pas moins, selon certains, comme le précurseur du roman policier, de Tarzan avec "L'homme des bois", du roman préhistorique. Il a été pour moi en tout cas une belle découverte. Il publiait, la plupart du temps, ses ouvrages sous la forme de feuilletons, genre très en vogue à l'époque (décrié par Flaubert d'ailleurs si je me souviens bien, lui qui prenait des années à peaufiner ses textes comme on le sait).

"L'homme des bois" raconte l'histoire d'un colon qui a épousé la fille qu'il ne faut pas, qui est banni et qui se cache avec fortune et famille sous un faux nom anglais (Richard Palmer) dans l'île de Sumatra. Nous assistons inexorablement à sa déchéance maudite, non pas financière mais familiale, à travers entre autre l'enlèvement de son fils par un orang-outan. Une intrigue riche, un peu décousue peut-être parfois, quelques longueurs, on n'échappe pas à quelques travers colonialistes (comme chez Jules Verne d'ailleurs), mais dans l'ensemble, on se laisse happer par

une vraie bonne histoire. De la littérature populaire à redécouvrir avec enthousiasme ; de plus, une grande partie de ses romans figurent chez Hachette BnF.

Pibrac, le 13 sept. 2013

Chansons d'un employé mis à la retraite (1830)- M. Coupart.

La magie des titres. Quand on flâne sur Gallica, et que l'on tombe sur un titre pareil, cette magie nous attire. Je me suis dit : voilà un livre qui ne brillera pas, peut-être, par sa qualité, mais je suis trop curieux pour ne pas y jeter un oeil. La magie des titres, donc.

J'ai découvert ici un recueil de textes de chansons, écrits apparemment sur des airs de vaudevilles existants ; l'auteur, un sacré énergumène, était un spécialiste, parce que ce n'est pas un petit livre, des chansons, il y en a beaucoup. Et pour tout dire, si c'est un énergumène, c'est surtout parce qu'il était un spécialiste des fins de banquets et de la joie de vivre. Une grande philosophie se dégage de l'ensemble : insolence, grivoiseries, apologie du vin (qui console de tout), du cuissage hors mariage, des femmes volages, de l'amitié.

D'un point de vue stylistique, eh bien, il faut le reconnaître, ce n'est pas si mal fait que ça, on lit un chanson, puis la suivante, et l'on en redemande, et l'on se dit : qu'est-ce que cet homme aurait été heureux à notre époque, où la liberté est de mise, où Michel Onfray nous parle sans arrêt de son hédonisme ; combien de chansons aurait-il écrites pour railler les campagnes contre l'alcoolisme et faire la promotion des bienfaits du vin ?

Quelques titres de chansons : "Le jeune homme inexpérimenté", "Le diable n'y perd jamais rien", "Mettons de l'or-

dre en nos affaires", "Le journaliste", "Il faut crier", "Il ne faut pas crier pour ça". Simplement pour vous mettre en appétit.

Je n'ai pas pu recueillir d'infos sur Coupart, si ce n'est qu'il est aussi l'auteur de vaudevilles en un acte.

Pibrac, le 16 sept. 2013

Souvenirs du séjour d'un horloger neuchâtelais en Chine
(1866)- Aug. Jeanneret-Oehl.

L'auteur lui-même, dans les premières pages, nous indique l'intérêt que l'on peut avoir à lire ce livre : "J'ai pensé cependant que les simples souvenirs du voyage fait il y a bientôt trente ans dans ce pays lointain par un horloger neuchâtelais pourraient avoir quelque intérêt : en effet, j'ai séjourné en Chine pendant une époque bien intéressante ; j'ai vu la fameuse guerre de l'opium, je me suis même trouvé mêlé à quelques-uns de ses épisodes".

Et il n'a pas tort, le bougre : dans un style qui tient la route, nous lisons un livre de souvenirs dépayçant, documenté, mais surtout farci d'anecdotes truculentes (à tel point que l'on se demande si certains faits n'ont pas été inventés même si j'ai la certitude que non). Que vous soyez en train de travailler sur les guerres de l'opium, ou simplement pour vous évader du quotidien à travers un récit à la fois autobiographique et historique, cet ouvrage peut vous convenir sans hésitation.

Citons notamment : la noyade d'un marin, ou encore le fameux épisode de la pagode.

Pibrac, le 17 sept. 2013

Prophétie Lyonnaise (1881)- J. Linne.

Si j'ai beaucoup ri en lisant cet ouvrage, ce n'est pas pour me moquer (ou alors gentiment), mais, comme dit Robin Williams dans le "Cercle des poètes disparus", pour rire "avec" l'auteur. J'ai une éthique, en ouvrant ce blog, et je m'y tiendrai croyez-le bien.

J.Linne (il s'agit d'une femme), qui se dit une "Inspirée" de Dieu, a depuis presque toujours le don de prévoir les choses qui vont arriver. Après avoir pris conscience de cette capacité, elle a attendu, nous dit-elle, trente-six ans avant de la révéler au public ; le temps de la mettre à l'épreuve, de bien vérifier qu'elle en était bien dotée. Le fait est que, pendant ces trente-six ans, elle avait prévu, en effet, les événements avant qu'ils n'arrivent : la durée du règne de Louis-Philippe, par exemple, et, très récemment, que la loi Naquet sur le divorce ne passerait pas (elle avait envoyé deux articles à ce sujet à des journaux lyonnais mais ils n'avaient pas voulu la publier, ses propos manquant d'arguments documentés).

Il s'agit, dans ce livre, d'exposer maintenant les choses qui vont arriver dans les deux ans qui suivent, et de révéler quelques faits qui n'arriveront jamais ; enfin, dans un deuxième volume à venir, elle révélera, nous prévient-elle, tous les grands événements du futur qui feront de la France la plus grande nation du monde. Mais avant de publier ce deuxième livre, elle va attendre que les prophéties du premier se réalisent, afin que la population prenne conscience, elle aussi, de son don, et qu'elle soit de fait

encline à la croire, puisque ce sont des choses assez hallucinantes.

Ce deuxième volume, je ne l'ai pas trouvé, ni sur Gallica, ni dans le catalogue général de la BnF. Il peut sans doute y avoir plusieurs explications à cela, mais la meilleure d'entre toutes est peut-être très simple : J.Linne, dans ses prédictions, s'est trompée sur toute la ligne.

La France, à l'époque, vit sous la troisième république, et les grands axes du gouvernement concernent les questions de l'école laïque, du divorce, de la liberté de la presse, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

J.Linne prévoit une nouvelle révolution, pacifiste (elle en donne les caractéristiques précises dans le livre), qui verra dans les deux ans qui viennent l'avènement d'une vraie république (la troisième étant sous l'emprise démoniaque de "libres-penseurs" sans vergogne). L'Histoire, déjà, lui donnera très rapidement tort. Elle est également catégorique sur des faits très précis : il n'y aura pas de séparation de l'Eglise et de l'Etat (qui finalement sera officialisée en 1905); les prêtres seront des fonctionnaires et, de plus, ils pourront se marier ; enfin, jamais le divorce n'existera en France (la loi Naquet passera finalement trois ans après la publication du livre).

J.Linne n'était donc pas une "Inspirée", preuve en est faite. Était-elle pour autant une illuminée ? J'en doute : c'était à mon avis surtout une personne très engagée, une femme d'église, certes, mais avec des idées bien à elle aussi. Je cite : "Le célibat forcé des prêtres, cette infamie contraire à toutes les lois physiques de la nature, à toutes les règles de la saine morale, doit disparaître pour faire place au mariage, qui, loin de diminuer le prestige du prêtre ne fera que l'accroître". Son livre était surtout pour elle le moyen d'exprimer son ressenti par rapport aux événements de l'époque, de se fabriquer sa petite utopie, et d'user, peut-être, d'un subterfuge : celui de se prétendre prophétesse.

Un livre très court, qui m'a rappelé quelques souvenirs de classe d'histoire, où l'on rit, mais auquel on s'intéresse.

Pibrac, le 19 sept. 2013

Elie Berthet (1857)- Eugène de Mirecourt.

Je vous invite à lire l'article de Wikipedia sur Eugène de Mirecourt. On y apprend qu'il fut une figure marquante de la deuxième moitié du XIXème siècle, à la fois comme écrivain et comme journaliste, et qu'aujourd'hui son oeuvre entière (littéraire et critique) est tombée dans l'oubli. Il fut, entre autre, l'auteur d'une série de biographies des célébrités de son temps, "Les contemporains", qui lui valurent beaucoup de déboires judiciaires, parce qu'il était un observateur sans pitié des travers de chacun. Sa cible préférée était sans conteste Alexandre Dumas, dont il révéla les méthodes industrielles dans la conception de ses livres (y compris ses meilleurs), et l'utilisation de "nègres".

Je trouve fort dommage que nous ne lisions plus "Les contemporains" ; non pas qu'ils puissent être considérés comme une source d'informations sans faille sur une époque marquante, en particulier pour la littérature ; Mirecourt, en effet, aimait à polémiquer sans doute, il était avant tout un pamphlétaire, peut-être un journaliste "people" avant l'heure. Mais quand même, il frappait souvent là où ça fait mal, et il visait juste ; enfin, il était un contemporain de Victor Hugo, Georges Sand, Alfred de Vigny, Balzac, tous ces immenses auteurs qui sont passés cent fois au filtre de la postérité et qui aujourd'hui sont sacralisés. Il me semble intéressant de lire ce qu'un journaliste pouvait penser d'eux à l'époque, lui qui vivait parmi eux, lui qui les a connus "à chaud". Victor Hugo, d'après Wikipedia, disait de Mirecourt des choses ma foi

assez gentilles, et il s'agit là d'un encouragement sérieux à le redécouvrir : je n'y manquerai pas et il se pourrait même que je crée une catégorie dédiée aux "Contemporains" sur ce blog.

Eugène de Mirecourt, parfois si acerbe, avait apparemment de l'estime pour Elie Berthet (cf mon commentaire sur "L'homme des bois" de cet auteur que je redécouvre avec plaisir) : il n'en dit que du bien, et il nous permet d'en apprendre beaucoup sur sa vie, dans les grandes lignes mais aussi à travers des anecdotes passionnantes. C'est court, ça se lit vite et clairement, un vrai régal. Berthet était finalement un concurrent de Dumas ; est-ce pour cela que Mirecourt s'évertue à le décrire comme un écrivain honnête, travailleur et vrai ?

Pibrac, le 25 sept. 2013

L'âne des Korrigans (1894)- Alfred Quesnay de Beaurepaire.

Amis Bretons, vous qui êtes apparemment friands d'histoires de korrigans (ces lutins de la mythologie celte), je vous invite à en découvrir une sur Gallica, une vraie, une bonne, et qui est aussi une histoire de chouan, reconverti, certes, en patriote républicain. Là réside d'ailleurs l'originalité de ce livre, comme le fait remarquer PyreMonde qui l'a réédité récemment.

Voici un extrait du prologue : "Une chanson « chouanne » : L'Âne des Korrigans m'avait très particulièrement intrigué par son côté fantastique et historique à la fois : un conscrit la chantait en ma présence pendant une marche militaire (...) sa voix un peu chevrotante indiquait une émotion particulière, et ce guerrier de l'avenir pensait sans doute avec grande frayeur aux Korrigans dont il était question dans sa légende. J'avais pu comprendre qu'il s'agissait d'un jeune chouan enlevé par les petites fées des landes et changé en âne conformément à leur loi inexorable. Sa sœur connaissait seule sa destinée alors que dans le pays tout le monde admettait qu'il avait été fusillé. Dans la nouvelle enveloppe qui lui permettait de tout voir et de tout entendre, ce qu'ignorent les Korrigans malgré toute leur science, ses idées se sont modifiées et dans son cœur a vibré une corde nouvelle tout à fait inconnue : celle du patriotisme. Aussitôt qu'il a pu reprendre sa forme humaine, il est allé combattre loin de la Bretagne les

ennemis de la France et des Bleus : ce qui est une tache infamante pour un ancien chouan, ajoute la chanson."

Il faut se laisser emporter par l'histoire qui, au niveau de l'interprétation, peut se lire à différents niveaux, ce qui en rend la structure finalement assez complexe ; l'épilogue de l'auteur, par exemple, qui fait passer le héros pour un mystificateur, peut paraître tirée par les cheveux. L'essentiel n'est pas là : une vraie histoire de korrigans écrite au XIXème siècle, un zeste d'information historique sur les chouanneries, juste ce qu'il faut, et nous avons là une oeuvre de divertissement fort attractive. L'édition originale (Gallica - Hachette BnF pour la version papier) est complétée par une autre nouvelle, "Les bateaux noirs de Belle-Isle" ; la réédition récente de "L'âne des Korrigans" est chez PyreMonde.

Alfred Quesnay de Beaurepaire était peintre, dessinateur, illustrateur ; il a collaboré notamment au livre "Le pays des fourrures" de Jules Verne ; "L'âne des Korrigans" est illustré de ses dessins. L'écriture n'était pas son activité principale.

Pibrac, le 1er oct. 2013

Etudiants et lorettes, Almanach du quartier latin (1853)-
Collectif.

Chantal Pierre-Gnassounou, de l'Université Paris 3, a étudié, dans un document dont je donne le lien ci-dessous, le passage du quartier latin d'un haut lieu d'apprentissage pour les romantiques à un lieu de déchéance (un "non lieu" conclut-elle) pour le roman post-balzacien ; comme si les "moeurs vraies du quartier latin" (cf le roman de Marius Roux en 1869), n'avaient rien à voir avec l'idée édulcorée que l'on pouvait s'en faire.

De ce point de vue, j'ai découvert dans cet almanach une petite pièce comique très significative, qui s'intitule : "La Réforme des Jupons ou Une folie de ces dames".

C'est l'histoire très courte et très simple de deux filles qui se disputent dans l'appartement de l'une d'entre elles : la première veut réformer le port du jupon et permettre aux femmes de porter ce que l'on appellerait aujourd'hui le pantalon, et l'autre ne veut pas ; vaste débat aberrant et je vous invite à en lire l'historique, sur wikipedia par exemple, il faudrait en pleurer si ce n'était pas aussi jubilatoire. A l'époque de l'écriture de ce texte, le port du pantalon ne pouvait être qu'une immense blague, c'est certain.

Arrive un jeune homme, étudiant qui s'apprête à devenir avocat ; les deux filles, passionnées par leur désaccord (l'une voulant la réforme et l'autre non), demandent à leur ami de prendre parti. Le problème est que lui se contrefiche

de ce débat, tout ce qu'il désire c'est mettre au moins l'une des filles, et si possible les deux, dans son lit.

Un autre étudiant arrive (un ami du premier), et l'on comprend à demi-mots, dans l'épilogue, que nos deux jeunes hommes sont parvenus à leur fin, à savoir de passer du bon temps et de ne pas entrer dans ce débat sans la moindre importance à leurs yeux.

Je terminerai, pour résumer la médiocrité (hi hi !) de ces étudiants, en citant le roman de Marius Roux : « C'était une existence facile, une vie de petits crétins et bons à rien. Rarement l'idée venait à quelqu'un de dépenser une soirée au théâtre ou d'utiliser une soirée aux cours. » (source : Chantal Pierre-Gnassounou).

Pibrac, le 4 oct. 2013

Eros Rosse (1897)- Marcel Mouton.

Je n'ai pu glaner aucune information sur l'énergumène Marcel Mouton. Il appartenait à un collectif d'écrivains connus ou inconnus, la "Société Libre d'Edition des Gens de Lettres", à propos de laquelle j'ai trouvé un article dans un journal de l'époque, dont voici un extrait : "Récemment fondée sur les bases de la mutualité la plus large et la plus réelle, la « Société Libre d'Edition des Gens de Lettres » donne déjà de très appréciables résultats. Le nombre de ses adhérents a atteint, en moins de deux mois, le chiffre de deux cents. Des ouvrages d'auteurs connus et d'auteurs nouveaux paraissent et vont paraître sous ses auspices et l'oeuvre d'émancipation littéraire placée sous le patronage de MM. Raymond Poincaré, Alexandre Dumas, Jean Aicard, Paul Alexis, Jules Barbier, Henry Becque, Alexandre Boutique, Edmond Haraucourt, vicomte A. de Lyé, Jules Lermina, Stéphane Mallarmé, Jean Rameau, Henri Roujon, Fernand Xau, promet sous peu l'affranchissement complet des écrivains."

En matière d'affranchissement, avec Mouton, nous sommes servis, et je me suis régalé en lisant ce recueil de contes parfois assez horribles. Une histoire de bâton-signal (cet ustensile phallique utilisé par la police pour faire la circulation) qui sera volé et utilisé par des jeunes filles dans un internat, une prostituée humiliée par les camarades d'un soldat puni pour avoir déserté à cause d'elle, une jeune femme mariée à un vieil avocat qui finira par céder aux avances d'un ami de ce dernier, dans un train "saisi" par la

justice. Voici quelques exemples de l'imagination particulière de Mouton. Il y a aussi dans ce livre de l'humour, des jeux de mots sympathiques, de la satire et de l'insolence, on ne s'ennuie jamais. Enfin, ce livre m'a permis d'aborder d'une autre manière l'époque de la Troisième République. Disponible chez Hachette BnF.

Pibrac, le 8 oct. 2013

La vie d'un ouvrier qui n'a été qu'à l'école du travail (1848)
- L-T Voisin.

JMG Le Clezio, dans son discours de réception au Nobel, affirme que l'importance d'un écrivain, entre autre, est d'être un témoin privilégié de son époque ; de ce point de vue, l'acte d'écriture est sacré, que l'on s'appelle Le Clezio ou Louis-Toussaint Voisin, indépendamment de la qualité artistique de l'oeuvre produite.

Le petit livre dont il est question ici a été publié quelques mois à peine après la révolution de 1848, l'abdication de Louis-Philippe et la proclamation de la Seconde République par Lamartine. A l'origine de cet événement, la condition des ouvriers est prépondérante, et les inégalités sociales qui cloisonnent Paris entre quartiers riches et quartiers pauvres, les ouvriers travaillant souvent pour des clopinettes à la fabrication d'objets de luxe pour les nantis.

L'intérêt du livre de Voisin est de nous apporter le témoignage de l'un de ces ouvriers, depuis sa naissance en 1807, ses expériences de la misère, le travail harassant, les employeurs qu'il a connus, jusqu'à (et là réside à mon sens le plus grand intérêt) la conquête d'une certaine réussite sociale (Voisin deviendra patron et emploiera lui-même des ouvriers). Nous avons là, donc, l'expérience d'un homme de terrain, qui sait de quoi il parle, et c'est la raison pour laquelle nous lisons le manifeste politique qui constitue la deuxième partie du petit livre avec attention. Je ne rentrerai pas dans les détails, mais le bonhomme avait de l'idée, une certaine sagesse du "bon sens" ; je ne suis pas sûr qu'il ait

été beaucoup lu en son temps (bien qu'il y ait eu apparemment une deuxième édition de son ouvrage), mais Voisin aurait pu apporter sa pierre à l'édifice dans la construction de la République, j'en suis convaincu. Sans compter l'intérêt que l'on peut trouver aussi à lire ce livre dans le contexte économique que nous connaissons aujourd'hui. Disponible au format papier chez Hachette BnF.

Pibrac, le 10 oct. 2013

Le mérite des femmes (1803)- G. Legouvé.

Ce poème est un grand succès d'une période charnière de la poésie française, celle dominée par Chénier notamment, à cheval entre les XVIIIème et XIXème siècles, que l'on a qualifiée (à tort, nous révèle Edouard Guittou, universitaire) de néo-classique.

De ce poème, écrit de la manière la plus raisonnable qui soit, la plus courtoise, deux vers seulement sont passés à la postérité, comme nous le rappelle Wikipedia :

"Et, si la voix du sang n'est point une chimère,

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère".

Inutile de vous expliquer leur double sens, même si dans le contexte les vers restent parfaitement raisonnables. Nous savons, depuis Lapalisse, que la postérité joue parfois d'ignobles tours.

"Le mérite des femmes" compte vingt-sept pages dans l'édition présente, et, s'il n'est pas, loin de là, ce qui s'est fait de mieux pour parler du beau sexe, il n'en reste pas moins un texte à lire ; il fut en son temps, je le rappelle, un grand succès de librairie. L'auteur, dans la préface, nous dit des femmes : "Je les présente comme belles, comme mères, comme amantes ou épouses, comme amies, comme consolatrices". D'accord, on est loin du féminisme, mais les motivations sont sympathiques vous en conviendrez.

Voici quelques jolis vers issus de ce poème, non pas pour avoir la prétention de le réhabiliter, mais manière d'aller un

peu plus loin que cette ridicule postérité qui est la sienne jusqu'à présent.

"Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
Sont ces fleurs, ornements du désert de la vie.

C'est alors qu'on obtient ces soins, ces préférences,
Ces goûts délicats, ces tendres complaisances
Que les hommes entre eux n'ont jamais qu'à demi,
On a moins qu'un amant, on a plus qu'un ami. "

Pibrac, le 15 oct. 2013

Livre sans titre, sans plan, sans sujet et sans fin (1819)-
Anonyme.

Ce livre au titre improbable a été écrit sous la deuxième Restauration, période de relative stabilité obtenue par le raisonnable Louis XVIII qui parvient à imposer sa fameuse Charte, à concilier pendant un temps les aspirations post-révolutionnaires, post-napoléoniennes, avec les acquis de l'Ancien-Régime.

Stabilité ? Très fragile dans les faits, il s'agit davantage sans doute d'une période de division au niveau des opposants ; à Paris, cela bouillonne, dans tous les clans ça jase, ça se dispute, c'est une période de bavardages politiques incessants, entre les nouveaux riches qui ont profité de la Révolution, les autres, lésés, les royalistes ultras et modérés, etc.

L'auteur du "Livre sans titre, sans sujet et sans fin", certainement, se cache : il a peur de se faire guillotiner si une autre Révolution explose. Il s'agit pourtant d'un roturier, mais qui fait ici l'apologie de la Charte, la société telle qu'elle est lui convient, ou du moins (forme de sagesse peut-être), il pense qu'il est temps de se reposer un peu.

Le premier intérêt du livre, historique, est de nous faire comprendre, à chaud, l'état d'esprit du peuple français à cette époque.

L'autre intérêt, plus important encore à mes yeux, c'est le style. Ecrit sous la forme d'une épître dédicatoire au Public (qu'il nomme "Monseigneur" ou encore "Son

Incompréhensibilité"), la satire des bavardages est présente à chaque page, de manière plus structurée qu'il nous le fait croire (en général, de longs paragraphes terminés par un aphorisme souvent cinglant), entrecoupée par des digressions narratives (histoires de M.Potopuscus, d'Oisons et de Merles, etc.). C'est bien fait, vraiment, cela rappelle un peu Diderot, j'ai adoré. Je donne en citations quelques aphorismes parmi des dizaines.

Voici enfin l'épigraphe du livre : "En lisant cet écrit, chef-d'oeuvre de ma tête, Les gens d'esprit diront : Ah ! mon dieu, que c'est bête !"

Pourquoi écrit-on ? Peut-être notre ami anonyme a-t-il la réponse : "Ma pensée est de m'amuser de tout, pour me consoler de ce qui, en secret, m'arrache souvent des larmes, et met mon pauvre coeur dans un étai".

J'ai oublié de dire que le livre a été publié à Toulouse, par un auteur toulousain !

Pibrac, le 17 oct. 2013

Pierre au sermon (1818)- Denis-Claude Barbier.

Je présenterai ici, en fait, trois courts ouvrages : "Pierre au sermon", la réponse d'un certain M-J à ce sermon, et enfin, la défense de Barbier. Cette discussion animée se situe à la même époque que mon billet précédent, et pourrait apparaître comme l'un de ces "bavardages" dont parle notre auteur anonyme dans "Le livre sans titre...".

"Pierre au sermon" est un bon exemple des questionnements identitaires sous la monarchie constitutionnelle instaurée par Louis XVIII ; ici : comment concilier croyance en Dieu, religiosité, et patriotisme ? Deux amis, Pierre et Ariste, rencontrent au Mans des Missionnaires fanatiques qui leur expliquent dans leur noirceur combien le sang versé lors de la Révolution, entre autre, sera dur à expier, qu'il faut pour cela suivre leurs préceptes dans la plus profonde des ascèses. Pierre est destabilisé, mais Ariste le patriote droit dans ses bottes lui expliquera qu'il n'y a rien de mal à pratiquer une religion du bon sens, raisonnable. Voici une phrase qui conclut bien le propos : "Vous avez fait le portrait de monsieur notre curé, Oh ! c'est que celui-là ne nous fait pas peur. Il ne parle qu'au coeur. Aussi, nous ne passons jamais devant lui, sans baisser respectueusement notre chapeau. Il nous fait aimer Dieu et respecter la Charte."

La réponse de M-J, dont on ne connaît pas l'identité, est cinglante ; la défense de Barbier, l'auteur du sermon, plus argumentée, plus raisonnable, et selon moi c'est notre

Patriote qui gagne c'est une certitude. Je n'en dirai pas plus, chacun se fera son opinion.

Pour le plaisir, je citerai de cette joute par ouvrages interposés simplement quelques phrases sympathiques : "Que sont donc tous les autres , si le plus sage d'entre eux n'est qu'un insensé , qu'un misérable rêveur, qui se perd dans son délire, qu'un cerveau creux, qui ne sait ce qu'il dit ni ce qu'il veut ?" (Commentaire) ; " On découvre, à regret, sous le brillant coloris de votre style, et la dégoûtante platitude d'un valet, et le fiel d'un méchant abbé, et le pédantisme d'un bachelier, et la grossièreté d'un fier-à-bras." (Barbier).

Pibrac, le 24 oct. 2013

Promesses, poésies (1878)- André Godin.

André Godin a très peu produit en quarante ans d'existence. Il fut impliqué notamment dans la vie d'une bibliothèque populaire chez lui, à Guîtres en Gironde, à propos de laquelle il a écrit un poème, "Les bienfaits de l'instruction", sous le patronage in extremis et vite fait bien fait de Victor Hugo, juste avant le décès de ce dernier ; il a eu, enfin, si j'en crois l'un des poèmes de "Promesses", un contact épistolaire avec Eugène Legouvé. Rien d'extraordinaire à signaler, si ce n'est que les grands écrivains de son époque semblaient quelquefois plus accessibles que nos pontes du XXIème.

Je relève une parenté avec Chutin Aîné, dont j'ai parlé dans un autre billet ; une même humilité, le même désir de se trouver ne serait-ce que quelques lecteurs, exprimé dans le dernier poème du recueil intitulé "Les promesses" :

"Indignes des académies,
Si vous rencontrez, vous fêtant,
Seulement quelques voix amies,
Le poète sera content."

"Les promesses" valent le coup d'être lues, plus dans leur ensemble que pour quelques textes en particulier (comme aurait dit Borges d'Edgar Poe) ; pour retrouver le bon air girondin de l'époque à travers une écriture translucide, pour ressusciter la vie et les pensées d'un homme sensible. Vous pourriez lire, si vous êtes pressés, "L'orpheline", "Le

coffret", "A mes enfants", "Heure de tristesse", etc.
Disponible chez Hachette BnF.

Pibrac, le 29 oct. 2013

La seule nuit (1899)- Adolphe Retté.

Adolphe Retté est un écrivain au parcours protéiforme : poète symboliste reconnu à ses débuts, il finira par devenir un précurseur du naturisme ; anarchiste vigoureux, il finira par se convertir au catholicisme. Il nous rappelle un peu l'un de ses contemporains, Huysmans. Il paraît même, selon l'une des biographies que j'ai pu lire sur lui, qu'après avoir soutenu Dreyfus il est devenu antisémite à la fin de sa vie, ce qui a pu lui jouer un sale tour pour sa postérité. L'expression "on ne se refait pas" paraît inepte, si l'on s'en réfère à Retté.

Je soupçonne cet auteur d'être surtout particulièrement tourmenté : le gars qui cherche désespérément la Vérité de ce monde et qui est déçu à chaque tentative. Rappelons qu'il n'était pas le seul à son époque, le mouvement littéraire décadent en est la preuve.

Est-ce à cause de mon grand intérêt pour cette période ? Quoiqu'il en soit, j'ai adoré "La seule nuit", sous-titrée "légende moderne". Retté a écrit ce livre juste après être tombé de haut vis-à-vis de l'anarchisme (il n'a pas supporté, par exemple, l'assassinat de Sissi l'impératrice en 1898), et il lui reste encore quelques années avant de trouver en Dieu son salut. En un mot, il est au fond du trou et "La seule nuit" en est la résultante, ce qui nous promet, convenez-en, un plaisir de lecture particulièrement réjouissant.

Léonard, métaphysicien qui vit reclus dans son château plus ou moins depuis toujours, ne jure que par l'abstraction

et passe son temps à "cultiver" ses idées. Autour de lui, quatre fils, "ses erreurs de jeunesse" : Georges, fruit de l'union avec une première femme choisie par Léonard pour ses aptitudes aux mathématiques (ce dernier réfléchissait beaucoup à l'époque sur cette discipline), morte assez rapidement d'une fluxion de poitrine ; ensuite, Jean, Pierre et Jacques, enfants d'une deuxième femme, parce que Léonard a eu à quarante ans un regain fabuleux de sa libido assouvi au-delà de ses espérances par Philine, servante d'auberge, à tel point qu'il l'a épousée ; celle-ci prendra finalement la poudre d'escampette lorsque Léonard, retombé exclusivement dans la culture de ses idées et oubliant sa libido, ne satisfera plus ses besoins sexuels irrépressibles.

Léonard, malgré tout, est relativement attaché à ses enfants, même s'il laisse le soin à des précepteurs d'assurer leur éducation ; mais surtout, il leur permet de grandir en toute liberté dans la solitude du domaine (comme l'auteur dans son enfance par son grand-père ?).

Et puis un jour, si Georges, l'aîné, ne s'intéresse, comme sa mère, qu'à la gestion "intéressée" de l'exploitation agricole du château, les trois autres fils, eux, rêvent de Paris, de réaliser leurs idéaux parmi les humains. Léonard, malgré quelques réticences, les laisse partir en se disant : "Ils reviendront ; ils auront été très malheureux ; ils me fourniront des renseignements pour mon "Catalogue des contingences"." Il les prévient toutefois sur la nature humaine : "les hommes vers qui vous irez demain sont, pour une part, des bêtes de proie de la petite espèce que les intérêts de leur bas-ventre ou de leur vanité mènent exclusivement. Armés de ruse, de dissimulation et de cautèle ils haïssent les cérébraux dont le rêve d'orgueil, lorsqu'il parvient à se réaliser, trouble ou renverse leurs calculs. Ils se détestent, se combattent, il est vrai, les uns les autres, mais ils se retrouvent toujours pour s'entendre et se coaliser contre les Forts qui tentent sans cesse, par cent

voies diverses, de les entraîner à la conquête d'un Idéal plus élevé que celui qu'ils conçoivent'."

Je ne dévoilerai pas les destins de Jean, Pierre et Jacques à Paris, mais ils sont terribles, répertoire symbolique des désillusions successives de l'auteur lui-même. C'est noir, mais c'est très bien écrit, et très romanesque ; c'est passionnant à lire, et le divertissement n'est jamais la moindre qualité d'un livre quoiqu'on en dise.

Juste pour rire, voici une petite anecdote littéraire de l'ouvrage : on sait que Retté n'aimait pas Mallarmé ; il le représente manifestement dans son roman sous le nom improbable de Abscons Lunaire, pour lui tailler un costard. Lors de l'une de ses fameuses réunions, à laquelle Jacques participe, le Maître hermétique s'exprime : "Considérez, notre investigation aboutit : un échange peut ou plutôt il doit survenir, en retour du triomphal appoint, le verbe que coûte ou plaintivement à un moment même bref accepte l'instrumentation, afin de ne demeurer les forces de la vie aveugles à leur splendeur, latentes ou sans issue. Je réclame la restitution, au silence impartial, pour que l'esprit essaye de se rapatrier, de tout, — chocs, glissements, les trajectoires illimitées et sûres, tel état opulent aussitôt évasif, une inaptitude délicate à finir, ce raccourci, ce trait, —l'appareil, moins le tumulte des sonorités transfusibles, encore, en du songe".

J'ajoute, pour finir, que Jacques, malgré tout (hi hi !), sera celui des trois fils qui survivra le mieux à Paris. C'est tout dire.

Pibrac, le 29 oct. 2013

Le coq du clocher (1887)- Eugène Mouton.

Un deuxième Mouton s'invite sur ce blog : après Marcel, l'auteur de "Eros Rosse", voici Eugène, découvert grâce à la bible contemporaine des marges de la littérature : "Une forêt cachée, 156 portraits d'écrivains oubliés" d'Eric Dussert. Il faut absolument que vous possédiez ce livre, que je ne lis pas comme un roman, mais que je compulse compulsivement comme s'il s'agissait d'un dictionnaire. 156 biographies toujours surprenantes, toujours passionnantes, et de temps à autre, comme ici (c'est la première fois), je parlerai de l'un de ces écrivains oubliés. Le mieux reste quand même de vous procurer "Une forêt cachée" : vous y rencontrerez à chaque fois des auteurs de qualité, dans la mesure où Dussert est un spécialiste de la BnF, qu'il a peut-être (presque) tout lu, fait le tri et qu'il ne parle que du meilleur.

Eugène Mouton était à la fois un magistrat très sérieux et un humoriste à l'imagination débordante dans ses contes, qui serait totalement oublié aujourd'hui s'il ne restait de lui un seul texte : "L'invalidé à la tête de bois" (ne pas confondre avec l'ouvrage de Simenon portant exactement le même titre, il aurait pu faire attention !). Cette histoire farfelue d'un soldat qui se fait arracher les trois quarts de la tête lors d'une bataille, qui se fera greffer à la place une tête en bois par un super chirurgien (mais le cerveau, hélas, en a pris un sacré coup), et qui, pour des raisons que je ne vous révélerai pas, fait le tour du monde, est un véritable chef-d'oeuvre ; et mon résumé n'a pas l'air forcément très mar-

rant, quand on le lit comme ça, mais je vous assure qu'avec l'imagination de Mouton et son sens de l'humour, c'est hilarant.

Le pire, c'est que tous les contes d'Eugène Mouton sont de la même trempe, du moins ceux que j'ai lus, guidé simplement par le hasard. A titre d'exemple, je vous parlerai de celui-ci : "Le coq du clocher". L'histoire d'une église dans un village de Bourgogne, tellement gigantesque que les maisons, à côté, semblent toute petites ; cette église est la fierté des habitants, même s'ils en ont peur quelquefois. Autre particularité : " Les architectes de cet édifice ne semblent pas s'être avisés qu'on pût avoir besoin d'y toucher jamais, et comme s'ils eussent voulu en réserver le sommet pour les oiseaux ou pour les anges, ils n'y ont ménagé aucun accès à partir de la plate-forme, point d'escalier, point d'échelle à l'intérieur" ; bref, il est impossible d'accéder au toit de l'église. Le problème c'est qu'un jour, la foudre touche le coq du clocher, "la seule girouette en laquelle on eût confiance", et le réduit en lambeaux, ce qui entraîne beaucoup de stupeur (mais aussi de superstitions) au sein de la communauté. Après maintes discussions, on décide de commander un autre coq et de chercher un couvreur qui, grâce à des cordes et à son habileté devrait parvenir à effectuer le remplacement.

Voilà donc la scène qui fera s'époumoner de rire le lecteur : celle au cours de laquelle, simplement, un artisan-couvreur de passage, humble et posé, effectuera le remplacement de la girouette devant l'immense foule des habitants du village. L'auteur nous amène en quelques pages à cette scène finale, et son art de l'humour (ici, à coup sûr, visuel) fait le reste ; et quand on a terminé le conte (dont je ne vous révèle pas la fin évidemment), je vous garantis que les images restent figées dans votre esprit.

Ce conte est à découvrir sur Gallica, en suivant le premier lien que je propose ci-dessous ; le deuxième donne accès à

un ouvrage de Mouton avec plus de contes (mais "le coq du clocher" n'y figure pas). Ce deuxième ouvrage est disponible chez HachetteBnF.

Pibrac, le 30 oct. 2013

Le tabac (date inconnue)- Desroys (ancien doyen de Mortain).

Ames sensibles s'abstenir, voici un court poème qui fait l'apologie du tabac !

Pas d'inquiétude cependant, vous ne vous y mettez pas si vous n'êtes pas fumeurs, et ce texte ne vous fera pas replonger si vous avez arrêté. Toutefois, il possède un côté "populaire", à tel point qu'il pourrait être imprimé, je trouve, sur des T-shirt ou des dessous de plats achetés par des provocateurs fumeurs invétérés et fiers de l'être.

Si je parle ici moi-même de ce poème, c'est que l'auteur, Desroys (pardon, Desroys), a, d'après mes recherches, influencé génétiquement le grand Lamartine puisqu'il était l'oncle de ce dernier (rien que ça). Je donne les liens ci-dessous qui devraient justifier mon propos, notamment un passage qui correspond précisément à la petite bibliographie de l'auteur présente dans le livre dont il est question ici : "Le second (fils) fut à 14 ans doyen du chapitre de l'église de Mortain, bénéficia à une nomination du duc d'Orléans. La Révolution lui ayant fait perdre son canonicat, il tourna ses vues vers la poésie dramatique, mais il n'était que versificateur. On le constate moins par l'insuccès de ces pièces de théâtre que par la composition de deux Poèmes, l'un sur la géométrie, l'autre sur le tabac."

Je peux même vous donner le prénom de notre poète : Lyon. Desroys Lyon, ce qui me fait penser qu'il a peut-être aussi influencé les studios Disney.

Il existe assez peu de poèmes faisant l'éloge du tabac, ce qui n'a pas échappé à l'auteur :

"C'est un vrai tour de Jarnac

De me donner le tabac

Pour sujet de Poésie

Au lieu de Paméla, de Flore ou d'Aspasie"

Sur quelques strophes il plaint beaucoup nos ancêtres de l'Antiquité :

"Quoi ! Rome et la Grèce antique

Et les gaulois nos aînés

Ignoroient donc la pratique

De ce charmant Narcotique

Si chéri des nez bien nés

De la noblesse Helvétique !"

Enfin, il remercie le tabac pour l'inspiration qu'il lui donne :

"Dieu des pauvres rimeurs, Tabac, à ton secours

Ma muse infortunée a fréquemment recours,

Lorsque suant à grosses gouttes

Du Parnasse elle suit les raboteuses routes

Et de Pégase rendu

Presse le dos peu dodu

Pour aller accoucher de quelqu'enfant perdu."

Non, vraiment, et ce n'est pas de l'humour, je verrais bien ce poème devenir un étendard populaire pour fumeurs récalcitrants. Fumeurs, jetez-vous sur Gallica et téléchargez ce poème !

Pibrac, le 12 nov. 2013

Chiffon (1888)- Alfred Assollant.

Si Alfred Assollant est mort dans l'anonymat, il a connu une certaine notoriété comme auteur pour la jeunesse, publié par la maison Dentu. Par quelle opération du Saint-Esprit certains auteurs de littérature populaire passent à la postérité et pas les autres, c'est une grande question ; le talent, sans doute, mais aussi peut-être la chance d'avoir su toucher le public dans l'une de ses aspirations intimes.

En tous les cas, Assollant mérite que l'on relise ses livres, le plus "connu" (du moins celui qui a eu le plus de succès en son temps) étant "Les Aventures du capitaine Corcoran".

"Chiffon" est un conte à la fois étonnant et très réussi: c'est l'histoire d'un roi qui s'ennuie dans son palais, au bord d'un immense fleuve qui traverse le pays de part en part. Devenu roi depuis la mort de son père, c'est un feignant, qui passe son temps à regarder le fleuve, entouré de ses quelques courtisans. Jusqu'au jour où il fera la rencontre de Chiffon, arrivée par le fleuve de la manière la plus incongrue qui soit. Chiffon est une jeune paysanne habitant dans la montagne avec son grand-père, Tapedru, et son ami ours, Coco.

Chiffon raconte sa mésaventure au roi, qui apprendra par là-même la conspiration qui doit le mener à sa perte : Massakran, le premier enfant de sa belle-mère (la reine douairière, femme roublarde et ambitieuse qui s'est faite épouser pour devenir reine et qui veut maintenant mettre

son fils sur le trône), organise un coup d'état avec ses acolytes.

Le roi prend Chiffon (menacée de mort parce qu'elle a révélé le complot) sous sa protection, mais très vite Massakran arrive en ville avec ses soldats, se proclame roi et met notre héros à terre avant de le condamner à mort par décapitation. Il sera sauvé, ainsi que Chiffon, par Coco et Tapedru, de manière, encore une fois, inattendue et jubilatoire.

Je ne vous raconterai pas la suite des péripéties du roi et de Chiffon, mais l'intrigue est passionnante et le fond loin d'être innocent. Entre satire de la Monarchie (Assolant était un républicain convaincu), ré-exploration du mythe de Cendrillon, apprentissage de valeurs essentielles, et humour subtil, voilà une histoire complète et attachante, en une centaine de pages.

L'ouvrage que je vous propose sur Gallica contient "Chiffon", mais aussi d'autres contes d'Assollant. Vous pourrez trouver aussi beaucoup de livres de cet auteur chez Hachette BnF, même si "Chiffon" ne fait pas partie encore de leur catalogue.

Pibrac, le 18 nov. 2013

La fée sagesse (1860)- Madame J-J Lambert.

Jules Rostaing, d'après les notices le concernant à la BnF, était un auteur d'opéra comique (livrets) et de vaudevilles ; et puis de temps en temps, souvent même, il lui prenait d'écrire des livres pour enfants, sous le pseudonyme de Madame J-J Lambert. Voilà déjà un élément particulier, cet homme savait faire le grand écart, nous sommes d'accord.

La littérature "jeunesse", qui va être sous les feux de la rampe en 2014 sur Gallica, n'est pas née d'aujourd'hui, et c'est un vrai régal de se repencher sur un genre qui a connu la croissance exponentielle que l'on sait au XXème, à tel point que tous les grands éditeurs ont désormais leur département "jeunesse".

Le plaisir, le régal, c'est de lire des livres pour enfants d'autrefois, avec de splendides illustrations ; de se replonger, aussi, dans l'enfance, la nôtre, mais aussi de ce que fut celle de nos aïeux.

Je ne suis pas sûr que "La fée sagesse" aurait pu être publiée de nos jours : un ouvrage merveilleux, certes, mais surtout un peu naïvement moralisateur. La Comtesse de Ségur faisait des romans moralisateurs aussi et pourtant elle est toujours là, parce que, peut-être, elle traite de caractères "gris" (le blanc et le noir n'existent pas), complexes, réalistes ; parce qu'elle n'a pas peur de parler de la cruauté des hommes.

Il ne faut pas lire "La fée sagesse" pour le côté "moralisateur", un peu trop évident bien que toujours

d'actualité (la nature humaine ne changera donc jamais), mais pour le rêve, pour l'exotisme onirique dont nous avons tous besoin. Ce livre se lit très vite (80 pages richement illustrées), et cette histoire de jeune fille (Rose-Mousseuse) qui utilise tous les subterfuges de la vanité pour essayer de devenir princesse (mais la fée sagesse veille heureusement), grâce à la mise en avant d'un petit monde féérique nous donne beaucoup de plaisir (on y voit des lévriers qui tirent une charrette, le nain du prince Faisan-Doré, la petite tisseuse Violette). Se replonger dans un vieux livre que personne ne lit plus a un côté magique ; lorsqu'il s'agit en outre d'un livre pour enfants, la magie est décuplée ; il est vrai toutefois que la littérature jeunesse est un peu mon dada, mais je conseille à tout le monde de redécouvrir, grâce à Gallica, les fonds, notamment, de la Bibliothèque de "L'Heure Joyeuse" (première bibliothèque française dédiée à ce genre littéraire, je donne ci-dessous un lien wikipedia à ce sujet).

Pibrac, le 25 nov. 2013

Physiologie inodore illustrée, et propre à plus d'un usage
(1841)- Collectif.

J'ai déjà parlé sur ce blog d'un poème ayant pour sujet le tabac. Aujourd'hui, grâce à celle qui est sans doute la plus célèbre des gallicanautes (mon amie Peccadille), je vais vous instruire d'un poème traitant d'un autre thème : le caca. Un livre, donc, scatologique, il faut bien appeler un chat un chat. Je donne le lien ci-dessous qui vous dirigera vers le billet de Peccadille concernant cet ouvrage ; ne vous y trompez pas : si vous allez sur la page d'accueil de son blog (Orion en aéroplane), vous y trouverez encore une fois une histoire de caca (décidément), mais Peccadille parle aussi de beaucoup d'autres choses, et toujours dans un style impeccable.

L'auteur anonyme de ce poème scatologique y met tout son cœur, on sent que la passion le submerge, le dévore, le tire de tous les côtés. Craignant certainement la censure, il s'évertue d'abord à mettre les êtres humains sur un pied d'égalité :

"Il faudrait être un sot pour se formaliser

Des plus rians tableaux que je vais exposer ;

Car, censeur monotone, ou vous, belle comtesse,

Ou marquis délicat, ou sévère Lucrèce,

N'allez vous pas aussi, le papier dans la main,

Respirant un parfum qui n'est pas du jasmin,

Dans l'obscur cabinet poser votre derrière,
Comme l'homme du peuple et l'humble couturière !"

Nous pouvons admirer au passage l'utilisation systématique de parfaits alexandrins, sur les quelques pages effectives que compte cette ode au caca. L'inspiration est là, bien présente, à chaque ligne, le style coloré, fleuri. Il faut juste avoir le cœur bien accroché, c'est tout.

Je vous renvoie encore une fois sur le blog de Peccadille qui en a relevé un passage particulièrement réussi ; quant à moi, toujours prêt (hi hi !) à donner de bons conseils, je citerais les vers suivants (attention, ça déménage) :

"Oui, désormais il faut, pour que rien ne se perde,
Ne plus vider aux lieux vos vases pleins de merde ;
Chiez, chiez plutôt au milieu du chemin ; (Relevons ici les remarquables diérèses)
Ou pour mieux admirer chiez dans votre main !
Chiez dans vos jupons, chiez dans vos culottes,
Chiez dans vos chapeaux et chiez dans vos bottes ;
Vous pouvez au besoin chier dans un mouchoir !
Chiez bien, chiez dur, du matin jusqu'au soir ;"

Bon, j'avoue que ce qui m'a le plus intéressé dans ce poème, c'est la longue bibliographie de la fin ; un petit trésor pour le gallicanaute que je suis, une liste d'ouvrages traitant tous, ou à peu près, de sexologie (et cela n'a plus rien à voir, j'ose l'espérer, avec une histoire de caca).

Dans cette bibliographie apparaît souvent un nom, Morel de Rubempré, médecin "de la Faculté de Médecine" qui à mon avis était une sorte de sexologue avant l'heure. Et ce n'est pas tout, il est précisé ceci dans le livre dont je vais vous parler bientôt : "Le docteur Morel donne ses consultations indistinctement en français, en latin, en

anglais, en allemand, en arabe, en turc, etc.(je suis très admiratif devant ce "etc"), soit en personne, soit par correspondance." Sur Gallica on redécouvre aussi des génies, comme on le voit !

Pibrac, le 29 nov. 2013

Physiologie de la première nuit des noces (1846)- Octave de St-Ernest.

Ernest Hemingway rapportait tous les éléments de la vie à une guerre, y compris l'acte sexuel ; Octave de St-Ernest ne voit pas les choses autrement : il préconise que les parents d'un futur marié donnent à ce dernier son ouvrage en deux exemplaires, l'un pour lui, l'autre pour sa dulcinée, pour qu'ils se préparent à l'affrontement. Je cite : "D'un autre côté, l'Agnès la plus timide familiarisée avec l'idée des assauts qu'elle aurait à soutenir, accoutumée à la vue de l'adversaire qu'elle aurait à combattre, ne le craindrait plus quand il viendrait à paraître. Au lieu de se faire traîner sur le champ de bataille comme une victime tremblante elle se présenterait de bonne grâce, et attendrait son vainqueur de pied ferme, sûre d'en triompher à son tour."

Il ne faut pas lire, en réalité, ce texte, pour y apprendre quoi que ce soit, mais en se rappelant Oscar Wilde quand il nous dit que le style prime sur le reste, et qu'un livre n'est jamais moral ou immoral. Et de ce point de vue, je vois, très clairement, en Octave de St-Ernest un ancêtre "spirituel" de notre Sacha Guitry national, en matière de misogynie humoristique ; qu'importe la vérité de ce qui se dit, l'important est de rire de la formule.

Dans le fond, ce petit manuel du mariage nous conseille de ne pas épouser une femme juste pour sa beauté, d'éviter le sentiment de la jalousie, des petites choses comme cela, bon, c'est assez bateau.

Amateurs de citations, ouvrez grands vos yeux, parce que ce qui va suivre va vous décoiffer ; en effet, l'important arrive (aphorismes, formules tonitruantes, métaphores filées) ; je rappelle que ce n'est pas Sacha Guitry qui s'exprime, mais bien notre cher Octave. Petit florilège :

"Le mariage est une urne où avec de l'Or il y a aussi une vipère"

"Le pays du mariage a cela de particulier que les étrangers ont envie de l'habiter, et que les habitants naturels voudraient en être exilés"

"Il n'y a pour un mari que deux bons jours dans le mariage, celui des noces et celui où il voit porter sa femme en terre"

"Un beau visage n'est que l'étui d'une cervelle démontée"

"Une belle femme n'est qu'une montre à répétition dont la boîte est d'or enrichie de diamants, mais qui sonne les heures à toutes les minutes sans aucune régularité"

"Pour rendre un mariage heureux, il faut que le mari soit sourd et la femme aveugle"

Octave, l'affreux misogyne, compare femme et rosier :

"Le rosier reverdit tous les ans, et la femme dont la beauté est fanée ne reverdit jamais / On se défait d'un rosier quand on veut, on ne saurait se débarrasser d'une femme / Enfin le rosier ne coûte presque rien d'entretien, mais une femme qui ne sait ou qui ne veut pas borner ses désirs peut perdre son mari de corps et de biens tout ensemble"

Ce bouquin atroce est précédé d'une introduction du docteur Morel le Polyglotte (cf billet précédent), dont je ne dirai rien de plus ici, si ce n'est qu'il a peut-être inventé le terme de "pornologie" avant Gilles Deleuze (et encore, l'acception n'est sans doute pas la même), dans un autre de ses livres.

Pibrac, le 4 déc. 2013

Discours en vers sur l'amour et l'utilité du travail (1817)-
J-F Barrau.

Après le tabac et le caca, je poursuis ma quête de poèmes insolites avec un autre sujet tonitruant : le travail. Espérons qu'il saura vous motiver, que vous soyez étudiant (puisque'il s'agit à l'origine d'un discours prononcé par un professeur devant les élèves de l'Institution Académique des Nations européennes) ou en activité professionnelle.

On ne s'attend pas à rigoler en lisant ce poème, il n'y a aucune ironie, aucun humour, il s'agit bien d'un hymne au travail pur et dur ; toutefois il nous rappelle avec tendresse quels sont les fondamentaux de l'existence.

Il nous fait surtout comprendre le choc des cultures, et il est assez drôle d'imaginer ce professeur, tête droite et regard inspiré, déclamant son poème à notre époque devant une classe pouffant de rire ou penchée d'ennui sur les téléphones portables.

C'est un poème très académique (à tous points de vue, le style est vraiment très classique) écrit par un professeur de "Belles-lettres". J'adore cette appellation, qui flaire bon la nostalgie d'un temps où la langue française était encore sacrée, si loin de notre époque où Bouygues Telecom se permet de créer un concours de nouvelles en langage SMS.

L'argument de base est le suivant : un père (paysan) fait un discours à son fils qui doit partir faire des études loin de sa campagne natale. A la fois fier et un peu angoissé, il commence par prévenir sa progéniture que, si eux ne seront

pas là pour le surveiller, Dieu s'en chargera ("Le Ciel de tes moments observera l'emploi") ; il lui rappelle que le travail peut être un plaisir, mais que c'est d'abord un juste devoir depuis Adam et Eve, dans la mesure où "Du premier des humains la désobéissance / Nous fait par des sueurs racheter l'innocence". Nous sommes très éloignés ici de notre époque, où l'hédonisme, comme on le sait, prédomine, résumé en quelques mots par notre gourou national Michel Onfray d'après la maxime de Chamfort: "Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi, ni à personne, voilà je crois, toute la morale" (au moins, idéologiquement parlant, on sait faire simple, c'est déjà ça).

Mais, malgré tout, s'il est très difficile de se reconnaître dans le style plus qu'académique de ce poème, on ne peut pas s'empêcher de s'émouvoir sur certaines idées : le sacrifice des parents pour la réussite de leurs enfants, le travail comme élément fondateur d'une identité honorable opposé à l'oisiveté destructrice, comme mission pour venir en aide à l'humanité tout entière, pour servir la communauté ; la réussite glorieuse à la force des poignets, etc.

Il faut lire ce poème comme on regarde "La petite maison dans la prairie". Avec ce feuilleton, nous nous trouvons face à un mode de vie que nous réfutons complètement aujourd'hui (que l'on soit un homme ou une femme), de complètement à l'Ouest (c'est le cas de le dire) par rapport à ce que nous connaissons, et pourtant (que l'on soit un homme ou une femme), quand on regarde évoluer la famille Ingalls au fil des épisodes, nous nous tortillons de retenue sur notre canapé avant de nous répandre en pleurs déraisonnables et de nous précipiter sur le premier kleenex venu. En un mot, que l'on y voit une vérité proche de nous ou non, il est encore possible de lire ce poème. J'aurais aimé vous dire qu'il est à placarder sur les murs de la chambre de vos enfants, ou dans votre bureau ; je n'irais pas jusque là, ce sera à vous de juger.

Petit extrait :

"Tu fais plus, Dieu clément ! Dieu père des humains !

Tu mets par le travail le bonheur dans nos mains !

Un de tes plus beaux dons, la santé, dont l'absence

De tous les autres biens corrompt la jouissance,

Fille de l'exercice, et mère des plaisirs,

Qui, par l'activité donne un charme aux loisirs,

Transfuge des palais où languit la mollesse,

Habite avec les jeux qui l'entourent sans cesse,

Sous le rustique toit où l'homme chaque jour

De l'aurore en chantant devance le retour ;"

Pibrac, le 13 déc. 2013

Tribunaux cocasses. La correctionnelle pour rire (1888)-
Ch. d'Arcis.

Pierre Bellemare nous raconte avec une passion communicative les circonstances des meurtres de tueurs en série ou autres. Ch. d'Arcis, lui, est une sorte de Pierre Bellemare, mais qui appartiendrait à la rubrique des "chiens écrasés", comme on dit dans le jargon journalistique. Malgré mes efforts de recherche, je n'ai pas réussi à savoir si les affaires de mœurs, les accrochages anodins dont il nous parle sont inspirés de faits réels, mais je le crois, dans la mesure où il dédie son livre à ses "excellents confrères et amis de la presse judiciaire de Paris".

Cet ouvrage est le recueil d'une vingtaine de textes courts plus hilarants les uns que les autres : deux anciens meilleurs amis qui se déchirent, parce qu'à cause d'une femme l'un a envoyé à l'autre des cartes postales diffamatoires ; deux ivrognes qui se retrouvent en correctionnelle après avoir dégradé un tableau, dans un troquet, croyant que le modèle (une femme nue) est l'épouse de l'un d'eux ; un marchand de lapin qui a porté plainte après l'agression d'un ivrogne (qui a essayé de l'enfermer brutalement dans une cage, à lapins bien sûr) ; un commerçant de "farces et attrape" qui a fait la blague à la femme du plaignant de lui mettre du poil à gratter dans le cou (et de fait, à force de devoir gratter sa femme le plaignant a passé une mauvaise soirée et une mauvaise nuit) ; la plantureuse Léa s'est baignée dans un endroit interdit, surprise par un garde champêtre vraiment

très consciencieux ; un prétendu huissier qui confond l'anglais et le latin.

Autant d'affaires anecdotiques, qui sous la plume de d'Arcis prennent une envergure humoristique absolument savoureuse, à grands coups de calembours, de comique de situation, et surtout, surtout, dans la manière de raconter.

Je précise que c'est aussi, au bout du compte, un témoignage intéressant sur les mœurs et coutumes de la France à la fin du XIX^{ème} siècle. Avec de jolies (parfois coquines) illustrations d'Eugène Rapp.

Le livre est aussi disponible chez Hachette BnF (cf lien ci-dessous) au format papier.

Pibrac, le 16 déc. 2013

Contes et nouvelles (1825)- J. Commerson.

J. Commerson n'est pas le naturaliste connu, compagnon d'aventure de Bougainville ; c'était un journaliste du XIX^{ème} siècle, connu en son temps comme auteur de vaudevilles et des "Binettes contemporaines", qui entraient directement en concurrence avec Eugène de Mirecourt.

Il est surtout resté aujourd'hui (si je puis dire) pour quelques citations de son livre "Pensées d'un emballer", recueil d'aphorismes, dont un, prétendument attribué à Alphonse Allais, lui reviendrait finalement "de droit" : « Il faudrait construire les villes à la campagne, l'air y est plus sain ». A moins qu'elle ne soit encore d'un autre écrivain, comme incite à le croire Eric Dussert dans l'Alamblog ? Je donne ci-dessous le lien pointant vers la minuscule biographie consacrée à Commerson par Wikipedia, qui vous donnera une idée de cette remise en question. D'où proviennent nos "inventions" en règle générale ? Un écrivain n'est jamais absolument original, c'est un "recyclage d'expériences", comme dirait Garcia Marquez.

J. Commerson a donc écrit également un recueil de contes et nouvelles, le livre qui nous intéresse ici. De courts textes à chaque fois, qui parviennent à nous captiver, preuve s'il en est de la dextérité narrative du bonhomme. Des contes pleins d'humanité, qui veulent nous signifier que c'est dans la philanthropie que se trouve notre salut. Le petit quelque chose que l'on fait pour faire le bonheur de l'autre, voilà ce qui donne du sens. Dans "La montre de Pierre", un aristocrate "défait" par la Révolution essaye de gagner sa vie en

donnant des cours de musique ; tous les matins, en se rendant à ses cours, il demande systématiquement l'heure à un passant, Pierre, qui, en mourant, lui fera don de sa montre (en toc, mais elle ira droit au cœur de notre aristocrate qui la conservera précieusement au nom de leur amitié). Dans "Remède contre le spleen", une dame dépressive reprend goût à la vie en faisant le bien autour d'elle ; dans "Le pêcheur généreux", un homme, malgré qu'il ait été spolié par un riche, finit par sauver le fils de ce dernier ; dans "Le juge impassible", un soldat rebelle échappera à une exécution certaine, parce qu'un jour il a sauvé sans le savoir la personne qu'il fallait. Toutes ces histoires sont pleines de bons sentiments sans jamais tomber dans la niaiserie, et sont très bien écrites. Après avoir lu ce livre, peut-être aura-t-on envie de laisser plus de roses que d'orties, comme dirait Francis Cabrel.

Un conte m'a interpellé plus que les autres : il met en scène une laitière et... Beaumarchais ! Je n'ai pas très bien compris comment Commerson avait pu avoir l'idée d'intégrer l'auteur du Mariage de Figaro dans l'une de ses histoires. Je me suis dit d'abord que j'avais peut-être trouvé là une anecdote historique, un fait réel raconté par Commerson qui pourrait constituer une trouvaille de prix pour les spécialistes de Beaumarchais ! En outre, ce que raconte ce conte, dans l'absolu, aurait pu "arriver" lorsque Beaumarchais s'est fait arrêter sous la Terreur ! Un point, toutefois, m'a vite fait redescendre de mon piédestal : notre auteur a appelé la laitière Fanchette, qui est le nom, comme on le sait, de l'un des personnages du Mariage de Figaro ; ce qui laisse présager quand même du côté fictif du conte. Commerson a simplement voulu, sans doute, participer à sa manière au mythe Beaumarchais. Je ne vous en dirais pas plus cependant, je vous laisse seuls juges. Le conte en question s'intitule : "La laitière reconnaissante".

Pibrac, le 19 déc. 2013

L'Amour, qué qu' c'est qu'ça ? (1853)- MM. Clairville, Lambert Thiboust et Delacour.

Des milliers de livres, de poèmes, de chansons, ont, depuis la nuit des temps, tenté de répondre à cette question existentielle, et aujourd'hui encore nous nous la posons sans fin, sans y trouver de réponse absolue ; il y a même une émission de télé (je ne sais plus sur quelle chaîne) qui porte son nom : qué qu' c'est qu'l'amour ?

Voici enfin la vérité sur ce sentiment, et les auteurs de ce vaudeville y répondent en... vingt pages, imaginez la prouesse.

Alors, finalement, c'est quoi l'amour ?

La pièce se déroule en un lieu unique : un moulin, tenu par un maître-meunier, Blésinet, et des filles et garçons de moulin (ses employés), dont l'une, Suzanne, qui en fait "tient la baraque" de main de fer pour pallier à la fainéantise du patron. Un jour, un berger, le père Toby, présente sa fille Zerline à Blésinet en remettant à ce dernier une lettre émanant de son oncle ; cette lettre, très clairement, oblige Blésinet à épouser Zerline, sous peine de déshéritement. Blésinet n'est pas un homme mauvais, mais il ne connaît rien à l'amour, il n'a eu comme exemple que son oncle et sa tante qui se disputaient tout le temps, et puis, surtout, il n'a pas la moindre idée de ce que représente ce sentiment. Certes, il fait des rêves où il voit Suzanne nue (il ne se cache pas de le dire d'ailleurs à Suzanne qui ne voit rien de mal là-dedans, dans la mesure où elle non plus ne

connaît rien à l'amour), il apprécie beaucoup d'aider cette dernière à porter des sacs de farine, mais bon, c'est tout. Zerline, attendrie et amusée par cet abruti, veut le lui apprendre : elle évoque des situations où une jolie jeune fille fait la belle devant lui, le drague, le prend par la main, etc., mais rien n'y fait, il ne comprend rien. Un peu plus tard elle feint même d'avoir chaud, d'être fatiguée ; elle se déshabille, suffisamment pour laisser voir à Blésinet ses charmes, s'assoit sur une chaise et fait mine de s'endormir, espérant par ce petit jeu exciter son futur mari et l'inciter à l'embrasser en douce ou à la toucher ; hélas, il ne fait que la regarder comme une bête curieuse. En fin de compte, c'est le père Toby (ayant deviné l'amour qu'il y avait entre Blésinet et Suzanne), qui parviendra à leur faire comprendre, allant par là-même au passage à l'encontre de la volonté de l'oncle de Blésinet : il fait croire à l'un que Fitou (un garçon de moulin) compte épouser Suzanne, et à l'autre que Blésinet va épouser Zerline. Après quelques péripéties dignes d'un bon vaudeville, ces deux-là vont se révéler leur amour et tout ira bien qui finira bien.

Alors, finalement, c'est quoi l'amour ? L'amour, c'est la jalousie, le sentiment (opposé à l'attirance physique puisque le héros n'est pas attiré par la nudité d'une jolie fille), le fait d'avoir des passions communes (comme de porter ensemble des sacs de farine). Mais le principal enseignement, la véritable révélation, c'est que l'amour, c'est d'abord LA CANDEUR : Blésinet et Suzanne, en somme, se tournent autour comme deux aimants sans cervelle (si tant est que des aimants puissent avoir des cervelles), ils sont sûrs du fait de s'aimer sans arrière-pensées et pour toute la vie depuis longtemps sans le savoir. Ils ne peuvent pas se tromper, c'est certain. A côté de ceux-là, Fitou et Zerline, fins connaisseurs des choses de l'amour, finiront ensemble aussi, mais Fitou ne connaissant pour l'instant que le désir, et Zerline parce qu'elle se fait forcer la main par le père Toby.

Pour finir, je dirais que s'imprégner de cette petite pièce de théâtre constitue pour le lecteur, au-delà évidemment d'une véritable révélation en matière d'amour, une occasion sympathique de relire un vaudeville bien ficelé, et qui malgré cela n'est pas forcément resté dans les annales (joué en son temps au Théâtre des Variétés).

Pibrac, le 30 déc. 2013

La ménagerie de Th. Le Milca (1903)- Camille Chabert.

Ce billet réclame d'emblée un avertissement : collégiens, lycéens, rassurez-vous, tous vos pions ne sont pas comme Camille Chabert ; la plupart d'entre eux ont un véritable amour de la vie, des valeurs, l'envie de vous préparer à affronter les limites et les difficultés du monde, mais aussi ses richesses. Camille Chabert, lui, et il ne s'en cache pas (même s'il s'est inventé un double en la personne de Th. Le Milca), est un "nihilien" (je cite), un décadent ; les portraits qu'il fait de ses élèves sont drôles, manifestement écrits par un répétiteur qui ne croit plus en grand-chose, pas plus en la jeunesse qu'en quoi que ce soit.

Chabert présente Th. Le Milca comme l'auteur du livre, lui n'ayant que colligé (recueilli et organisé) les éléments disparates qui le constituent. Hors, cet auteur n'existe nulle part, sauf comme collaborateur de Chabert. Subterfuge, finalement, très répandu dans la littérature.

La ménagerie dont il est question ici est un peu particulière, puisqu'il s'agit d'une classe de collégiens, chacun d'entre eux étant portraituré de manière concise, souvent laconique et brutale. Trente-quatre portraits en tout : cela se lit très vite, les bambins sont généralement cernés en quelques mots définitifs.

Le Milca se présente aussi dans une préface, et il ne fait pas dans le petit lait : sa biographie n'est qu'une succession de "bagnes" subis (famille, internat, armée, enseignement) ; il précise même avoir volontairement prolongé son service

militaire (qu'il exécrait) afin d'éviter de devoir redevenir répétiteur pendant trop longtemps (deux ans au lieu de dix). Et de terminer en ces mots désespérants le récit de son affligeante existence : « Ah ! not to hâve been /... ». Assez prometteur pour quelqu'un censé mettre la jeunesse sur les rails de l'enthousiasme et de l'envie d'apporter sa pierre à l'édifice de l'Humanité !

Le Milca (Chabert) trouvait-il dans sa profession de répétiteur, en observant ces adolescents, une nouvelle preuve de son nihilisme, de son dégoût de la nature humaine ? Certainement. Voici quelques exemples de portraits :

"BROUSTIL

Un grand, agencé d'un appendice nasal, — pané. Bête. Des habits clairs pour la saison.

Le regardant à travers les interstices de ses doigts, croit ne pas être vu par son pion, et agit ainsi que la perdrix qui espère, sa tête sous une motte, ne point être aperçue du chasseur. — Croit son répétiteur idiot, et lui très rusé. Dix-huit ans : troisième moderne."

"GRABEL

Le plus bête de la ménagerie, celui à qui ses camarades font faire tout ce qu'ils veulent, que ses compaings poussent à toutes les bêtises, de qui sont nées les rigueurs du pion à l'égard de l'étude entière, qui fait le plus de chahut bête. Pas rares, les fois qu'il est survenu avec l'écriteau classique fixé sur son dos ! Pas des masses sont les faits intelligents de lui.

En fin de compte a droit à la plus étendue commisération de la part de son maître, la cause ne lui pouvant être imputée.

Quand donc ne fera-t-on plus de gosses !"

"LASELLUC

Petit merdeux étonnamment fier d'être des *Grands*. Ne fout rien : si, il lit: «La Bicyclette », le « Vélo » et le « Cycle-Sport ». Parents riches, front déprimé, mâchoire supérieure et racines du nez très proéminentes, *égale* crétinisme."

"VINESSANTE

Fils d'instituteur : en a la tête. — Borgne : on dirait qu'il a une épaule plus haute que l'autre, qu'il a une jambe plus longue que sa voisine, qu'il avance un côté de son buste avant l'autre moitié, — et n'a, ne fait rien de tout cela.. Causeur acharné avec son voisin Feilletat,

Craint les mauvaises notes avant qu'elles soient distribuées."

Je rappelle enfin ce qu'est officiellement une ménagerie : "Une **ménagerie** est un établissement historique pour maintenir et présenter des animaux sauvages et exotiques, en captivité sous garde humaine, et donc un prédécesseur du jardin zoologique moderne." (Source : Wikipédia). Chabert est décidément incorrigible.

Ce livre est disponible également chez Hachette BnF.

Pibrac, le 7 janv. 2014

Les Amants de Lesbos (1900)- Prosper Castanier.

Certaines personnalités historiques, on le sait, deviennent au fil du temps de véritables mythes, en étant réappropriées, réinterprétées, fantasmées, réinventées par le public ; exactement comme pour certaines œuvres d'art ou personnages de fiction.

La poétesse grecque Sappho en est un exemple : quelques fragments de ses écrits, quelques vases la représentant, quelques attestations historiques lui ont permis de rester dans les annales de l'Humanité. Mais ces éléments disparates ont suffi pour faire de Sappho un véritable mythe, et des dizaines, voire des centaines de livres (documentaires mais aussi et surtout romanesques) ont été imaginés à son sujet. Devenue une icône de l'homosexualité féminine (saphisme) pour tous, courtisane pour certains, mariée et mère pour d'autres ; on lui a prêtée mille vies, mille personnalités, mille vertus ou mille travers, bref, un mythe à l'état pur, chacun se la réappropriant en voyant midi à sa porte.

Je recommande chaleureusement la lecture de l'article la concernant sur Wikipédia, dont je donne le lien ci-dessous.

Parmi les innombrables livres écrits sur Sappho, celui de Prosper Castanier s'inscrit directement dans la lignée du roman antique ; chacun des personnages est à l'origine "historique" : le poète Alcée, la poétesse-courtisane Andromède, Lycos (petit protégé d'Alcée), Pittacos, et le cadre est décrit de façon assez réaliste (Mytilène, île de Lesbos).

L'intrigue joue beaucoup sur la dimension politique chère à Alcée (lutte contre le tyran), et se base sur les suppositions d'aventure amoureuse entre ce dernier et Sappho. Le tout dans un style sobre et limpide, j'ai adoré. Bien sûr, Castanier a fait en sorte que son roman (un peu plus de 100 pages) puisse plaire en particulier aux adolescents ; c'est un peu simple parfois, tiré par les cheveux (il faudra notamment attendre que Sappho promette à Alcée de se donner à lui s'il tue le tyran pour que le peuple réagisse, alors que ce tyran est vraiment, vraiment, très tyrannique), mais cela constitue un très bon moment de divertissement et d'évasion dans le passé, avec une légère touche érotique, juste ce qu'il faut ; et puis surtout, la plupart du temps, on y est, captivé, l'auteur sait accaparer notre attention.

Je rappelle que le roman antique est de nouveau en vogue à notre époque, et que dans ce contexte, Hachette BnF, par exemple, devrait pouvoir le proposer dans son catalogue, parce que dans le genre, c'est très bien fait, et joliment illustré (F. Schmidt).

Pour ce qui est de l'auteur, nous avons peu d'informations ; il existe une petite biographie de lui dans un autre ouvrage déniché sur Gallica, "Nos écrivains marseillais" d'Etienne Bellot (où l'on apprend que Castanier était, donc, marseillais, mais aussi poète et journaliste).

NB : je donne aussi le lien Wikipédia pour l'article sur Alcée ; combiné à celui sur Sappho il permet de se faire une excellente idée du contexte "historico-mythologique" dans lequel s'intègre le livre.

Pibrac, le 20 mars 2014

Plus romanesque aventure de ma vie (1854)- Paul Lacroix.

Nous savons qu'avant Baudelaire, certains traducteurs comme Isabelle Meunier ou Gustave Brunet s'étaient déjà occupés de faire connaître l'œuvre d'Edgar Poe au public français ; de manière assez confidentielle toutefois j'imagine. Est-ce pour cette raison que peut-être, en 1854, Paul Lacroix (plus connu sous le pseudonyme du "Bibliophile Jacob") l'avait déjà lue ? Même si nous voyons bien que dans le livre dont il est question ici il ne cherche pas du tout à imiter Poe, il n'en reste pas moins qu'il existe des résonances avec les contes du grand auteur américain. Une certaine ambiance psychologique, une intrigue à caractère policier évident (même s'il ne s'agit pas ici, à proprement parler, d'un roman de détection) ; s'y retrouve également cette atmosphère à la Docteur Jeckyll et Mr Hyde (autre avatar de Poe, d'ailleurs, comme l'a très bien souligné Borges).

"Plus romanesque aventure de ma vie" n'est pas le texte le plus connu du Bibliophile Jacob (et est un peu à part dans sa bibliographie), écrivain qui en son temps était apparemment quand même très fameux, alternant œuvres historiques et littérature populaire, voire mélangeant les deux comme un autre grand bibliophile, Umberto Eco ; très prolifique, polygraphe de profession et érudit notoire. Aujourd'hui il ne semble être resté que pour son amour des livres, et pour ce qu'il a apporté à cette passion dévorante qu'est la bibliophilie.

Le titre du livre suggère l'idée que son sujet serait le témoignage d'un homme, en tous les cas un sujet véridique ; idée renforcée par le fait que la fusion personnage-auteur-narrateur est ici parfaite (le héros s'appelle Bibliophile Jacob et s'exprime à la première personne). On ne peut pas parler par contre de ce que l'on appelle aujourd'hui le genre "autofictionnel", à mon avis du moins (il y manquerait d'office la dimension psychanalytique). Il s'agit simplement d'un subterfuge de l'auteur pour faire "vrai".

Résumé de l'intrigue en quelques mots : Un soir, plus tard que prévu, le Bibliophile Jacob rend visite à un ami avec lequel il doit débattre de l'origine des cartes à jouer. Ils discutent et voient soudain, chez le voisin, des lumières qui s'agitent dans le feuillage du jardin. Ils n'y prêtent guère attention, même si cela leur semble étrange. Jacob remercie son hôte et rejoint son fiacre qui l'attendait, celui-là même qui l'avait amené, conduit par un homme bavard et assez inintéressant. Ce dernier s'est endormi. Jacob le réveille et au même moment, toujours depuis chez le voisin, un coup de feu retentit. Du bruit se fait entendre dans une haie, quelqu'un escalade le mur et voilà qu'un homme apparaît, qui tente de monter à son tour dans le fiacre déjà occupé par Jacob qui proteste, ainsi que le conducteur. L'homme semble terrorisé, il porte un grand sac, mais surtout, sur son visage se lit une certaine innocence, et Jacob finalement lui cède la place en disant au conducteur de revenir le chercher après la course qu'il fera pour l'homme en question. Le fiacre s'éloigne, non sans que le client n'est promis au conducteur une belle somme d'argent. Jacob reste seul, et très vite, les occupants de la maison voisine lui tombent dessus, croyant avoir affaire à leur voleur. A force d'explications, le narrateur parviendra à se disculper, surtout lorsque les deux parties comprendront qu'ils ont un lien : Jacob et le maître de maison (le père du baron avec qui s'entretient notre héros) se connaissent, ils étaient amis

lorsque tous deux vivaient en Italie (Paul Lacroix, en effet, a parcouru ce pays pour y dénicher des livres historiques rares). Cette re-connaissance, une fois le narrateur reparti chez lui, sera à l'origine chez ce dernier d'un sentiment de culpabilité légitime : et s'il s'était rendu complice d'un criminel ayant nui à l'un de ses amis ? Le soir-même, en tout cas, honteux sans doute, il n'a rien avoué de son erreur au baron. Le lendemain, Jacob, en rendant visite aux victimes, finira par être glacé d'effroi ; car le criminel, la veille, n'avait pas dérobé de l'argent, mais kidnappé, dans son grand sac, le petit fils de son ami ! Le reste du roman racontera la résolution d'une énigme par un homme seul, rongé par le remords, qui, sous fond d'un prétendu complot politique et de tensions familiales, parviendra à éclaircir les lanternes de chacun et à remettre de l'ordre : on n'est pas très loin non plus de ce que l'on appellerait aujourd'hui un thriller, quand on y réfléchit à deux fois, même si l'intrigue est assez circonscrite et ne connaît pas de bifurcations pour compliquer les choses.

J'ose donc le dire : voilà un roman entre polar et thriller, dont l'atmosphère et le type d'intrigue rappellerait en revanche les bons vieux textes policiers des romans de détection.

Avec en prime quelques remarques sympathiques sur le "statut social" et la psychologie du bibliophile selon Jacob. Par exemple, à la toute fin du livre, il dit à son ami bibliophile (le voisin des victimes) :

"— Bonsoir, mon ami! lui criai-je, encore ému de la scène que j'avais vue : nous sommes

privés de bien douces jouissances, nous autres bibliophiles, qui n'avons ni femmes ni enfants.

— Pourquoi? répliqua-t-il, étonné et ne comprenant pas. Ce que vous dites là n'a pas rapport à l'origine des cartes à jouer." Il me paraît que de nos jours les bibliophiles

(numériques ou non) sont moins absorbés et plus ancrés socialement, non ?

Je donne les liens ci-dessous, en plus de la référence sur Gallica bien sûr, de l'article de Wikipédia sur Paul Lacroix et d'un billet sur le blog "Le bibliomane moderne" le concernant.

Pibrac, le 31 mars 2014

Romans et nouvelles (1824)- David Bertolotti, traduits de l'italien par F. Broglio.

Il m'arrive d'avoir des difficultés à classer un auteur : naine brune ou naine noire ? Dans le cas de Bertolotti, la véritable réponse serait certainement "naine brune" pour la France, et "naine noire" par rapport à la littérature italienne. Si j'en crois la préface du livre, en effet, Bertolotti avait, à l'époque, une notoriété certaine dans son pays : "Les ouvrages de Bertolotti, milanais, quoique très répandus en Italie, sont peu connus en France".

Le seul endroit où j'ai pu trouver des informations sur notre auteur, c'est sur le wikipedia italien ; manière de mettre un peu d'exotisme dans ce billet, je cite la biographie dans sa version originale : " Nato a Torino da una ricca famiglia, dopo la formazione letteraria fu attivo soprattutto a Milano, dove diresse le riviste *Spettatore italiano* e *Il ricoglitore italiano e straniero*, da lui fondato. Rientrò nel capoluogo piemontese dal 1834.

Autore eclettico, compose romanzi storici, tragedie, poemi, saggi storici e guide di viaggio."

J'ai retrouvé en lisant les nouvelles de Bertolotti cette grâce, cet idéalisme, ce didactisme que l'on retrouve caractéristiquement dans ce que l'on appelle le "Dolce Stil Novo" ; de ce point de vue, notre homme, qui écrit pourtant au XIXème siècle, s'inscrit vaguement dans une tradition italienne qui existait depuis le XIIIème, et qui, même si elle s'est éteinte comme genre à part entière au XVème, a

perduré durablement dans la littérature italienne, voire au-delà (cf par exemple les "Nouvelles exemplaires" de Cervantes).

Un homme qui rencontre par hasard la veuve éplorée d'un soldat à qui il doit la vie, sacrifiera son héritage pour la sauver de l'embarras (et il en sera remercié au-delà de ses espérances). L'histoire d'un trio amoureux (un gars, deux filles), qui se terminera de façon tragique. Amours impossibles (deux amoureux découvrent après avoir "consommé" qu'ils sont frère et sœur) et romantiques (deux amants qui meurent chacun de leur côté de ne pouvoir vivre leur amour). Voilà l'atmosphère générale de ces nouvelles, "dans lesquelles il règne une douce sensibilité", comme le précise fort justement l'éditeur dans sa préface, le tout dans un décor pittoresque. Vous l'aurez compris : Bertolotti écrit ce qu'Alain Souchon appellerait des "nouvelles pour dames", et il le fait bien. Idéal pour les amateurs du genre.

Disponible chez Hachette BnF.

Pibrac, le 11 avril 2014

La boutade : poème héroï-comique (1852)- Alfred Billet.

Je me suis toujours dit que j'écirais un jour un billet sur Billet ; auteur dont nous ne savons rien d'ailleurs, à commencer par ses dates de naissance et de mort. Apparemment, si j'en crois les notices BnF, cet homme était un auteur dramatique et d'ouvrages comiques sur les lycéens. Il existe une rue nommée Alfred Billet à Cantin dans le Nord, était-ce lui ? C'est fort possible, dans la mesure où il existe quelques preuves documentaires signées de lui dans cette région de la France.

"La boutade" n'est pas un chef-d'oeuvre, bien sûr, mais dans le genre "farce de lycéen" ce poème, portrait parodique d'un certain Donville, ou plutôt une ode à son ventre, est assez insolite.

"Je chante un Lycéen, dont le ventre stoïque

A su, pendant deux jours, d'un courroux héroïque,

Ne manger que du pain, ne boire que de l'eau,

Avec cent Lycéens rangés sous son drapeau."

L'abstinence, ici, est considérée comme une véritable prouesse, un acte héroïque, surtout pour un homme qui aime bien manger et possède un embonpoint remarquable. Le comique, en revanche, provient du fait que si Donville ne mange pas, ce n'est pas seulement le fruit de sa volonté (bien qu'il soit à l'origine et l'un des meneurs de la fronde), mais aussi le résultat d'un concours de circonstances.

Voici, en quelques mots, le procès-verbal des tragiques événements qui feront de Donville un héros, du moins aux yeux de l'auteur :

Donville, alors qu'après avoir fait ses besoins il passe devant ce que l'on appellerait aujourd'hui la cantine, se rend compte que l'eau des latrines est aussi utilisée pour faire la cuisine des lycéens :

"Le héros, en entrant, qui sent le faisandé,

Reste tout interdit et... désaffriandé...

Gribould, dit-il au chef, est-ce donc qu'au collège,

On nous fait la cuisine avec l'eau de Barège ?"

La découverte fait bien sûr un tôle auprès des élèves, et l'Econome devient l'ennemi juré. Pour se révolter, au déjeuner, tous les lycéens décident de remplir leurs poches de pain et de ne pas toucher aux assiettes. Ils décident ensuite, dans l'après-midi, qu'à chaque repas, en alternance, la moitié des élèves se passera de manger tandis que l'autre se remplira la panse pour deux. Stratégie préférée à celle de ne pas manger du tout pour la raison suivante :

"Cependant le projet, par nous tous adopté,

De rester sans manger, est d'une austérité

Qui nous pourrait mener tout droit au cimetière".

Nos amis décident donc de diviser en deux le réfectoire, et Donville, évidemment, est dans la moitié qui doit se passer de manger au souper.

Le véritable problème survient le lendemain pour Donville, qui dès le matin pourtant n'attend qu'une chose : le repas de midi, qui va enfin lui permettre de dévorer la ration de deux personnes ! Hélas, dans la matinée, une nouvelle révolte sonne le glas pour notre héros. En effet, ceux qui avaient mangé la veille au soir ne s'étaient contentés que de restes,

ce qui apparemment est plus ou moins la règle de l'Econome. Après des cris, et une bataille épique à grands coups de patates, de haricots, etc., les lycéens, au grand dam de Donville adoptent une nouvelle stratégie : chaque moitié mangera de deux en deux, pour ne pas être lésée par l'autre. Conclusion : Donville, encore une fois, devra se passer de manger et attendre le soir. Finalement, dans l'après-midi il sera convoqué par le directeur de l'établissement avec les autres instigateurs de la révolte et subira l'ultimatum suivant : soit il ne mange pas ce soir-là, et il sera renvoyé, soit il ne mange que sa part et ce sera un déshonneur pour lui vis-à-vis des autres. Au bout du compte tout rentrera dans l'ordre et Donville se contentera de manger sa part, comme tout le monde.

C'est drôle, pas trop mal fait ; à noter en particulier deux scènes : celle des rêves (Donville qui n'a rien mangé, l'auteur qui s'est empiffré), et la bataille héroïque à grands coups de restes de nourriture, avec la narration entre autre de l'énorme gifle que met Donville à Billet, l'auteur de notre héroïque poème. Un bon moment (30 pages), loufoque et jubilatoire.

Pibrac, le 18 avril 2014

Train de plaisir dans les cinq parties du monde (date inconnue)- A. de Bragelonne.

Pour la première fois au cours de mes flâneries sur Gallica, je tombe sur un ouvrage qui a été "adopté". Il est possible en effet, via l'association des Amis de la BnF, de faire un don de manière à aider financièrement à la numérisation de tel ou tel ouvrage, et de participer ainsi à l'évolution du contenu de la Bibliothèque Numérique. Je donne ci-dessous le lien vers cette association, dans le cas où certains d'entre vous seraient intéressés.

Je remercie donc ici M. Vincent Carrias, grâce à qui j'ai pu lire cet ouvrage.

Un train de plaisir, désolé, n'est pas un train pour rencontres érotiques, comme nous aurions pu le croire. Autrefois, un "train de plaisir" permettait, en pratiquant des tarifs réduits, aux "Chemins de fer" d'amener des touristes à un endroit précis (souvent à l'occasion d'un événement particulier), et de les en ramener.

Toutefois, l'expression est ici plus symbolique qu'autre chose : il ne s'agit pas non plus d'un vrai "train de plaisir", avec une locomotive, des wagons, des rails.

Mais alors, fichtre, de quoi s'agit-il donc ?

C'est l'histoire d'un homme (le narrateur) et de son chat Pistache. L'homme s'assoupit dans son fauteuil après avoir refermé son exemplaire des Mille et Une Nuits, dans son rêve il se réveille et voit un intrus dans sa maison, un petit

homme courbé, habillé d'une robe bizarre, ornée de différentes figures telles que alambics, cadrans, armes, instruments de travail et d'études, aérostats, machines à vapeur, mécaniques, etc. Le narrateur croit d'abord à l'apparition de l'un des génies du livre qu'il vient de lire ; le drôle de personnage ne nie pas qu'il est un génie mais d'une autre manière (et nous ne saurons le fin mot de l'histoire que dans les dernières pages de l'ouvrage). "Mes miracles à moi, ont la nature pour théâtre et le genre humain pour objet", se contente-t-il de dire de prime abord.

Le bonhomme avait un tapis entre les mains, et, lorsque le narrateur lui demande de quoi il s'agit, il lui propose de lui faire faire un tour. Et voilà notre petit monde parti sur le tapis volant du génie, après que ce dernier ait frotté énergiquement Pistache à rebrousse-poil pour en retirer le fluide galvanique et fournir ainsi l'électricité nécessaire au fonctionnement de son moyen de locomotion atypique.

L'intrigue du livre, très schématique et succincte, sert en fait de prétexte à un tour du monde vertigineux, dont l'objectif est de donner une instruction historique et/ou géographique sur certains lieux ou pays. Le vertige dure à peine 90 pages, et nous "visitons" tour à tour l'Espagne, la Mauritanie, Rome, la Suisse, la Grèce, la Turquie, la Russie, la Chine, le Mexique, l'Océanie, l'Ecosse, la Bretagne ! Et nous avons droit, à chaque fois, à des informations véridiques et des anecdotes sympathiques.

Le but ultime étant, non pas d'être prolifique ou exhaustif, évidemment, mais de donner une idée, à travers ce voyage "pittoresque et fantastique", du prodige humain, avec ses vices parfois, mais surtout son inépuisable génie. Et l'intérêt, au fond, en terme de plaisir pour le lecteur, reste cette originale impression d'avoir un aperçu vertigineux de la planète entière, de presque tous les hommes, de presque tous les lieux, de presque toutes les époques. Sorte d'Aleph

borgésien, moins réussi sans doute, mais exotique à souhait.

Pibrac, le 25 avril 2014

L'écolier en vacances (1794)- Louis-Benoît Picard.

Je vais accomplir ici une tâche plutôt cocasse : déterrer un Immortel !

Les Académiciens, en effet, n'échappent pas toujours à l'oubli. Louis-Benoît Picard fut pourtant en son temps un pont de théâtre français, à la fois acteur, dramaturge, directeur de troupe ; on le comparait à Molière ! Selon Wikipédia il ne lui manquait que "la profondeur, la force, et surtout le style. D'une grande faiblesse dans la versification et d'une vulgarité banale, d'une excessive diffusion dans la prose, la plupart de ses œuvres, où il s'est appliqué à peindre non les caractères, mais les mœurs, à la physionomie si variable suivant les époques, ne lui ont pas survécu."

La force d'un grand écrivain, c'est d'abord la capacité à sortir de son époque, à atteindre l'universalité, à toucher le lecteur en dehors du facteur temps. Antonin Artaud dira, à propos de l'œuvre de Picard qui s'intitule "Médiocre et Rampant", qu'elle "étonne, comme le spectacle des mœurs d'une peuplade inconnue".

"L'écolier en vacances" étonne aussi, il faut bien le reconnaître, surtout pour les réactions invraisemblables d'un mari et père de famille, qui, après avoir quitté son foyer pour se mettre avec une autre femme finit par se rendre compte (en un instant ressemblant à une épiphanie joycienne) de sa bêtise avant de retrouver son bonheur primitif.

Mais alors, me direz-vous, pourquoi parler d'un livre médiocre, écrit par un auteur passé aux oubliettes ?

Parce que "L'Écolier en vacances" est une comédie attachante, et qui malgré tout a certaines résonances avec notre époque.

C'est l'histoire d'une famille : le père, donc, Merval, qui a quitté Elise, sa femme. Henriette, leur fille, croit son père parti en voyage et ne se doute de rien : elle peint un tableau représentant sa maman pour l'offrir à son papa quand il rentrera. Auguste, l'autre enfant, plus âgé, passe une semaine chez son père pendant les vacances (le reste du temps il est interne dans un collège). Antoine, un ami de la famille, aide secrètement Elise qui a du mal à joindre les deux bouts depuis le départ du mari ; d'ailleurs, Rémy, propriétaire du logement d'Elise, et malgré qu'il se soit amouraché d'elle, lui court après, et pas seulement pour la draguer. Toute l'intrigue tourne autour d'un stratagème imaginé par Antoine et Auguste pour tenter de faire en sorte que Merval, le père, comprenne le mal qu'il fait à ses proches et la bêtise de son comportement. Je ne dévoilerai pas, ni les rebondissements, ni la fin de l'histoire, mais rassurez-vous, tout ira bien qui finira bien.

Il est très difficile pour moi de révéler quelles étaient les motivations de l'auteur en écrivant cette pièce (il semblerait qu'il s'y greffe une question de patriotisme que j'ai du mal à cerner), mais il n'empêche : voilà une histoire sympathique et attachante, que l'on qualifierait aujourd'hui d'un peu idéaliste, mais très actuelle dans ce que l'on peut ressentir.

Pibrac, le 12 mai 2014

Chryséis au désert (1897)- Gérard Montméril.

Le romancier populaire Pierre Benoit a été profondément marqué (et influencé) par ce livre de Gérard Montméril. Gérard-Montméril est un pseudonyme collectif associant deux femmes de lettres : Mabel Gérard et Mme Mairiel d'Eslon, qui séparément n'ont écrit qu'un livre chacune. Elles étaient spécialisées dans la littérature jeunesse.

Borges disait (j'adore cette phrase et je l'ai peut-être déjà citée dans un article précédent) : "La littérature n'est, du reste, rien d'autre qu'un rêve dirigé". Nous nous trouvons avec *Chryséis au désert* au centre d'un rêve, en effet, qui permet au lecteur de s'évader (en Afrique), de vivre une aventure parmi des tribus ou les touaregs, à Tombouctou et aux alentours ; de vivre aussi une forme, si je puis dire, de cauchemar, dans la mesure où la cruauté de ce que vit la petite héroïne est parfois impressionnante, quand on pense qu'il s'agit à l'origine d'un livre pour enfants : c'est cela même, d'ailleurs, qui avait marqué en son temps le petit Pierre Benoit.

Chryséis (jeune fille de 15 ans imbue de sciences et petite peste) prépare ses bagages pour rejoindre son père, colonel de l'armée française en mission à Tombouctou. Elle sera accompagnée par sa tante, la sœur du colonel, qui s'appelle Rosita (vieille fille passionnée de poésie, svelte, qui vit sur son petit nuage) et qui a élevé *Chryséis* après la mort de sa mère. Le paternel ne voit pas d'un très bon œil l'arrivée de ce duo envahissant, mais il n'a pas le choix : il apprend la nouvelle alors que les deux femmes sont déjà en Afrique.

Ses lieutenants et soldats, par contre, sont ravis de cette nouvelle animation qui ravive un peu une garnison jusque là particulièrement ennuyeuse. Je ne révélerai pas l'intrigue, mais pour vous donner l'eau à la bouche je vous dirai simplement ceci : très vite dans l'histoire, Rosita épousera un chef de tribu africain, Tidi-Hou, et Chryséis sera enlevée par les touareg ; deux événements qui auront une grande influence sur le caractère de nos héroïnes (surtout chez Chryséis, parce qu'au fond Rosita ne descendra jamais vraiment de son petit nuage).

"Chryséis au désert" est un roman rocambolesque, raconté avec beaucoup d'humour, de cruauté et de causticité parfois ; un roman d'apprentissage aussi, si l'on veut. C'est surtout, surtout, un rêve accaparant vécu par le lecteur ; un rêve qui existait quelque part sur Gallica, et qui n'attendait que nous pour nous ré-enchanter.

Pibrac, le 19 mai 2014

Le pot au noir (1923)- Louis Chadourne.

Il m'arrive parfois de me dire après avoir (re)découvert un auteur sur Gallica : mais c'est un grand écrivain, voilà que j'ai fait une véritable trouvaille, qui a échappé même à quelqu'un comme Eric Dussert (L'Alamblog) ! Et puis je creuse un peu, je cherche dans "Une forêt cachée" (rien sur Louis Chadourne !), je vais sur internet et je trouve un article de... Eric Dussert dans "Le Matricule des anges". Bon, tant pis ; je me dis au moins que mon intuition par rapport à la valeur de cet auteur n'était pas si mauvaise. Au final, "Le pot au noir", par exemple, après une période d'oubli total, a même été réédité par La Table Ronde (éditeur, comme par hasard, de "La forêt cachée" d'Eric Dussert).

"Le pot au noir" n'est pas un roman mais un récit de voyage, écrit par un homme qui fut en son temps considéré par ses amis (Valéry Larbaud, Pierre Mac Orlan notamment) comme l'un des écrivains les plus prometteurs de sa génération ; enseveli plusieurs heures dans une tranchée pendant 14-18, il ne s'en remettra jamais et mourra en 1925 des suites de la guerre (maladie nerveuse), après avoir pu, heureusement, publier quelques livres. Il fut agrégé d'italien et grand voyageur, par exemple aux côtés de l'homme d'affaires aventurier Jean Galmot dont il fut le secrétaire (source : Wikipédia). "Le pot au noir" raconte ce voyage, la traversée de l'Atlantique, les escales en Guadeloupe, Sainte-Lucie, Trinidad, Surinam, Cayenne, etc.

L'exotisme, chez Louis Chadourne, s'infiltré dans notre esprit en passant par tous les sens ; c'est un peu comme si le lecteur se trouvait "physiquement" aux côtés du narrateur : il voit avec lui, il hume avec lui, il écoute, il touche, il mange avec lui. Tout cela est une affaire de style : Chadourne est un poète, qui a cette capacité rare non seulement de pouvoir absorber dans le détail toutes les sensations qui s'offrent à lui, mais aussi de trouver les mots précis qui permettent de les restituer de manière communicative, de manière à ce que le lecteur, ensuite, puisse s'en imprégner à son tour. En dehors de ce qui est raconté (la beauté de la mer des Caraïbes, mais aussi Cayenne et ses bagnards, le meilleur et le pire, les rencontres, etc.), voilà, précisément, pourquoi il faut lire ce livre : parce que vous vivrez aux côtés de Chadourne un rêve plus vrai que nature.

Je donne le lien vers Gallica bien sûr, mais aussi celui pour accéder directement à l'édition proposée par La Table Ronde (qui vous indiquera en outre ce qu'est un "pot au noir") ; ainsi que la biographie de Wikipédia et l'article de Dussert pour le "Matricule des anges".

Pibrac, le 3 juin 2014

Mlle Jacasse (1879)- Bertall.

Mlle Jacasse, bébé, ne pleurait pas, ne criait pas. Dès sa naissance, toutefois, elle articulait des "be be eeee, bo bo oooo", et ce sans discontinuer, comme si elle discutait avec tout ce qui l'entourait (personnes, choses, animaux, le moindre petit grain de poussière). Elle tétait sa nourrice, mais en interrompant très souvent le processus pour parler avec la boucle d'oreille de cette dernière.

Enfant, elle n'arrêta de parler que pendant une demi-journée entière, pétrie de chagrin après la mort de son perroquet, son premier véritable ami, mort d'avoir trop jacassé et trop fort, tué, très certainement, par un voisin exaspéré par ses exclamations à connotation politique. Une fin qui aurait dû servir de leçon à Mlle jacasse.

Marguerite, la cuisinière de la maison, aime aussi à bavarder, et parfois les conversations avec la petite Mlle Jacasse sont dangereuses. Une fois, par exemple, une volaille était à la rôtière et il a fini carbonisé, à cause de ses interminables bavardages. A noter une anecdote très drôle pour un livre jeunesse : anéantie par cette catastrophe, Marguerite se jette sur une bouteille de vin et la boit d'un trait au goulot ! Et quand en outre on voit l'illustration, on se dit que vraiment une telle scène ne serait plus possible aujourd'hui, l'abus d'alcool étant devenu "dangereux pour la santé" ; anecdote rapportée par la pie Jacasse à ses parents : Marguerite se fait gronder, et Melle Jacasse perd une amie pour avoir cafté ce léger écart de conduite.

Et encore, je ne vous raconte pas tout : pourquoi va-t-il y avoir une bagarre générale dans l'immeuble ? Comment le gentil grand-père de Mlle Jacasse, pour lui enseigner les vices d'une langue trop bien pendue, lui parle d'Esope ; en vain d'ailleurs, la pipelette perdra tous ses amis.

Jusqu'au jour où, dans un jardin public, une femme va l'écouter gentiment, et notre petite héroïne tiendra sa langue encore moins que d'habitude, ce qui impliquera des choses effroyables pour sa famille. Heureusement, tout se terminera bien, comme il se doit.

Un petit livre de 70 pages qui marque son lecteur, très coloré, très enjoué, avec lequel on passe un très bon moment. Moralisateur juste ce qu'il faut, rien de pesant.

Plus d'infos sur l'auteur en lien ([article Wikipédia](#)).

Pibrac, le 4 sept. 2014

Pour rire à deux : contes (date inconnue)- Olympe Audouard.

Nouveau design pour la rentrée, et à mes yeux un petit chef-d'oeuvre en son genre, une vraie petite découverte : un recueil des "Mille et une Nuits" version féministe, écrit par Olympe Audouard, qui, malgré une ébauche d'article sur Wikipédia, est passée aux oubliettes, voire n'a pas connu une grande gloire en son temps bien qu'elle fût publiée par Flammarion ou Dentu. Nous pouvons dire d'elle qu'elle était une féministe de la deuxième moitié du XIXème, fervente défenseuse du divorce, divorcée elle-même dès que la loi Naquet est passée, femme libre, grande voyageuse ; en somme, une femme courageuse, au tempérament bien trempé.

A ce propos, camarades mâles qui lisez ces lignes, je vous déconseille totalement la lecture de ce livre ; fuyez tant qu'il en est encore temps, ne tombez pas dans le même piège que moi ! Ah ce titre, comme il est attractif ! On se dit : voilà un livre de contes, drôles, simples, peut-être même un peu grivois, à partager avec sa dulcinée avant, pourquoi pas, d'aller se coucher. Malheur ! J'en arrive à penser qu'en fait si ces contes sont à partager entre deux personnes, ce serait plutôt entre deux copines qui ont envie de passer leurs nerfs sur les hommes.

Dans les "Mille et une Nuits", comme nous le savons, du moins quand on lit les traductions fidèles, les gauloiseries, si j'ose dire, ne manquent pas, ni les sultans cocufiés à tours de bras par leurs épouses ; sauf que dans la plupart des cas,

les maris ne perdent pas leur dignité et se vengent de leurs traîtresses, à grands coups de décapitations par exemple. Ici, en revanche, les hommes perdent la face à tout jamais, et sont définitivement inférieurs à la femme. Le monde, pour l'auteur, est partagé en deux : les hommes, qui sont forts, et les femmes, qui sont rusées et perfides ; et ce sont toujours ces dernières qui gagnent. Les grandes idées sont : à la moindre occasion il faut se venger du mal que nous font les hommes, il est impossible de n'avoir qu'un seul mari (source d'ennui infini), les hommes ne sont que des niais pleins de force, etc. Tout cela justifié jusque dans la religion (traitée avec grande légèreté et sans s'embarrasser de confondre Bible et Coran à mon avis) dans des contes tels que "Eve et Lucifer", ou encore "L'Amour faisant les cornes à Mahomet".

Si l'on part du principe que, comme dans les "Mille et une Nuits", le plus important n'est pas la morale qui s'en dégage, mais le divertissement, ces contes sont réussis : simples, bien écrits, pleins d'humour, courts, tous les ingrédients sont là pour passer un bon moment, et je trouve qu'ils ont traversé les années sans prendre une ride. Ils sont racontés, comme il se doit, par une Shéhérazade (mais qui est ici un homme, un vieux caïd aussi cultivé qu'une bibliothèque), qui n'a pas son pareil pour tenir ses auditeurs en haleine et leur donner envie de revenir le lendemain écouter une nouvelle histoire.

Oui, décidément, nous nous trouvons ici devant un livre des "Mille et une Nuits" féministe, qui, malgré quelques faiblesses, mériterait un sort meilleur que de rester dans l'oubli. Vous lirez avec grand plaisir "Le Mannequin", "La femme bête et le neveu obéissant", "La femme du médecin", ou encore "Le Djinn amoureux", entre autres.

Pibrac, le 9 sept. 2014

Diarrhée au Mexique (2006)- Bienvenu Merino.

Comment choisit-on un livre avant de le lire ? Il est possible d'avancer plusieurs explications : sujet qui nous interpelle, connaissance préalable de l'auteur, recommandation d'un ami, conditionnement médiatique, etc. ; toutefois, il me semble que dans une grande majorité des cas, le divertissement, l'évasion, comptent plus que tout le reste : on lit la quatrième de couverture, quelques pages, et hop, l'histoire nous emporte dans son tourbillon, il faut lire la page suivante. Ce que l'on aime par-dessus tout, quand on lit, c'est de se faire raconter des histoires, rire, partir en voyage, vivre par procuration une existence très différente de la nôtre, ou du moins qui nous sort de notre quotidien.

Bienvenu Merino, ici, nous invite en effet à nous évader : "Extrait d'un voyage dans les excréments", écrit-il en sous-titre. Drôle de voyage, j'en conviens. Est-il possible de captiver un lecteur pendant plus de cinquante pages (il s'agit d'une nouvelle) en lui racontant une histoire de caca ? A cette question je donnerais la réponse suivante : oui !

Il était une fois un couple très amoureux, deux tourtereaux qui, comme tous les tourtereaux, aiment à roucouler ensemble quand ils se trouvent dans une chambre d'hôtel pendant deux jours, au Mexique, en 1969. Toute l'intrigue se déroule dans cet hôtel. Et c'est bien de cela qu'il s'agit : une histoire d'amour, vécue par le narrateur et sa copine Roberta, augmentée ensuite par une troisième personne (la domestique de l'hôtel, qui s'appelle aussi Roberta : voilà pourquoi l'auteur a dédié sa nouvelle à Roberta et Roberta).

Tout ce petit monde s'aime d'amour, de désir, de passion, même ! Il y a du sentiment dans "Diarrhée au Mexique", ne nous y trompons pas.

Pour le reste, eh bien, oui, en effet, c'est plus que crade. Nos amoureux, déjà dans le scatologique "à l'origine", vont vivre ici une aventure hors-du-commun, dans la mesure où, l'un est atteint de la diarrhée du siècle, et l'autre (sa copine), de la constipation du siècle. Et tout l'intérêt, selon moi, de ce livre, réside dans cette exagération romanesque de ces problèmes de caca. Dans "Diarrhée au Mexique", on se marre, du début à la fin, à voir nos deux héros empêtrés dans leur propre indisposition, mi embêtés mi excités (l'excitation sexuelle est en fil rouge évidemment chez nos deux amoureux tout au long du livre), dans des scènes parfois quasi mythiques, si j'ose dire. Ce qui surprend aussi, c'est le naturel avec lequel le scatologique est traité ici : pas d'emphase, de lyrisme, que l'on retrouve habituellement dans les ouvrages sur le sujet (bon, je ne suis pas un spécialiste non plus), mais de la sobriété, comme si tout cela était normal, une écriture très moderne, dure et rigoureuse, tranchée dans le vif. Il s'agit d'une aventure, tout simplement, amoureuse et sexuelle, avec des rebondissements certes un peu inhabituels, mais comme s'ils ne l'étaient pas ; ce décalage est assez fascinant et participe largement à la réussite de l'œuvre.

Quant à l'histoire avec l'autre Roberta (la domestique vierge), je ne vous en dis pas plus.

Existe-t-il une symbolique au scatologique de cette nouvelle ? Je préfère dire que non, même si le côté blasphématoire envers la religion chrétienne est assez évident.

La littérature scatologique est pratiquement un genre à part entière, il est possible de trouver des ouvrages sur le sujet depuis des siècles. Le livre est précédé d'une préface d'Eric Dussert (qui, en matière de recommandations de livres est à suivre absolument sur son blog "L'Alamblog"), qui nous

fait un topo sur cette histoire de la scatologie et sur Bien-venu Merino le beatnik.

"Diarrhée au Mexique" est publié par l'Atelier du Gué. Il s'agit d'une réédition, le texte en lui-même existe depuis 1976.

Lekti est un portail francophone de l'édition indépendante, qui par ailleurs numérise les livres contemporains pour Gallica de cette même édition indépendante ; n'hésitez surtout pas à faire un tour sur Lekti, si vous cherchez de la lecture pour vous divertir ou pour n'importe quelle autre raison, c'est une mine d'or. Je donne ci-dessous le lien du livre sur Gallica, ensuite il n'y a plus qu'à suivre le guide.

Pibrac, le 15 sept. 2014

Le cabaret de la morue verte (1919)- Julien de Mauvrac.

Mon arrière-grand-père Joseph Nodenot, mort en 1916 sur le champ de bataille (il faisait partie du même régiment qu'Alain-Fournier, tué lui, hélas, dès 1914) a-t-il lu un livre de la "Collection gauloise" ? C'est possible, dans la mesure où ces romans populaires circulaient apparemment parmi les soldats à partir de cette année-là pour leur remonter le moral.

Il est certain en revanche qu'il n'avait pas lu "Le cabaret de la morue verte", appartenant à la même collection mais sorti seulement en 1919. Voilà tout de même un de ces rapprochements qui donnent parfois une connotation particulière à nos découvertes sur Gallica.

Julien (de) Mauvrac a écrit quelques livres entre la fin du XIXème et le début du XXème ; il ne semble pas avoir été jamais vraiment sous les feux de la rampe. Il n'y a aucun renseignements à son propos sur la Toile, et il n'y a que 12 notices le concernant dans le Catalogue général de la BnF.

"Le cabaret de la morue verte" est donc un petit roman populaire de cinquante pages environ (mais consistantes), qui se lit avec un plaisir jubilatoire. Y sont présents bien sûr tous les ingrédients qui faisaient le succès de ces livres à l'époque : intrigue alambiquée, relations vaudevillesques entre les personnages où tout le monde à la fin s'aperçoit qu'il est plus ou moins de la même famille, allusions assez lestes, scènes quelque peu grotesques. Mais quel bonheur de suivre les empêtrements de nos héros dans leurs problè-

mes, les rebondissements plus rocambolesques les uns que les autres. L'humour, aussi, et surtout. Et tout ira bien qui finira bien, comme il se doit.

Cela pourrait ressembler à un exercice pour atelier d'écriture : prenez Athénaïs Lanternois (qui tient une boutique de vente de chapeaux) et sa fille Zénobie ; deux marins, Cartahut et son acolyte Matiboulé ("prince" africain), Athanase Flanchard (un détective-charlatan), Madame Trémousse (cliente du magasin de chapeaux qui a la particularité de s'être faite engrosser il y a longtemps par un chemineau lors d'une étreinte rapide dont elle s'est à peine rendu compte), Madame Hortensia (une voyante), Madame Irma (foraine qui exhibe ses charmes obèses), Hyacinthe Lanternois (connu seulement au début comme un vagabond), et construisez une histoire avec tout ça, située au Havre, tournant vaguement autour de la question d'un héritage souhaité de la part d'un pseudo oncle d'Amérique rescapé d'un naufrage et qui "aurait" fait fortune. J'espère que je n'oublie personne mais je ne pense pas : ce sont tous des personnages hauts en couleur, assez inoubliables. Vous avez une heure.

"Le cabaret de la morue verte", ou comment démontrer la puissance de l'illusion romanesque ; rien n'est possible dans ce roman, et pourtant l'on y croit, on se laisse prendre au jeu, on rit, on se détend, on s'oublie.

Des scènes marquantes, aussi, comme celle du mari d'Athénaïs qui rentre à la boutique de son épouse comme tous les soirs et qui traite avec tendresse un voleur qu'il surprend en train de piquer dans la caisse, parce qu'il a passé sa journée (il est fonctionnaire sic) à lire *l'idéale lecture* "Les Misérables", en particulier l'épisode où l'évêque donne des chandeliers à un vagabond qui venait de le voler ; ou encore celles où Mme Irma, 215 kilos, confondant le propre et le figuré, s'assoit physiquement sur les personnes qui

troublent sa quiétude (cela arrive plusieurs fois). Et d'autres, et d'autres...

Un livre impossible à résumer, il faut le lire pour comprendre et apprécier.

En outre, un exemple, donc, de ce qu'était la littérature populaire au temps de nos aïeux de 14-18.

Disponible également chez Hachette BnF pour une version papier.

Pibrac, le 23 sept. 2014

Voyage d'un livre à travers la Bibliothèque nationale : propos de bibliophile (1893)- Henri Béraldi.

J'ai du mal à imaginer l'émotion que ressentirait Henri Béraldi, bibliophile passionné, co-fondateur en 1913 de **l'association des amis de la Bibliothèque Nationale**, s'il m'avait vu, plus d'un siècle plus tard, télécharger son "Voyage" sur Gallica depuis mon canapé, et le lire sur ma liseuse KoboTouch. Ce n'est pas une chance de vivre à notre époque par certains côtés (en particulier économiques), mais cela en est une immense, quand on sait que nous avons la possibilité de connaître la plus grande révolution depuis l'imprimerie : les débuts de l'ère numérique.

Rien n'a changé, pourtant, depuis Henri Béraldi, la BnF se pose les mêmes questions : comment collecter, conserver à long terme et préserver les livres (et autres documents de la connaissance humaine) ; comment valoriser du mieux possible ses fonds et les rendre accessibles au public de manière efficace ? Les seuls paramètres qui changent (et le changement est de taille aujourd'hui) tiennent au format de ce qui doit être collecté (problème très difficile à résoudre), la manière de constituer le catalogue et les bibliographies (à ce niveau-là il me semble que ce doit être plus facile qu'autrefois, avec l'informatique), et l'élargissement considérable de l'accès aux fonds avec la possibilité de les numériser (une avancée extraordinaire, là est à mon avis la plus grande révolution : sans Gallica je n'aurais jamais lu "Voyage d'un livre à travers la Bibliothèque Nationale" et j'en suis donc une preuve vivante).

Rien n'a changé, donc, depuis le départ (les bibliothèques royales et la mise en place du dépôt légal par François 1^{er} sont à l'origine de la BnF), à commencer par l'essentiel, résumé parfaitement par Henri Béraldi : "La Bibliothèque, très brave, très résolue, fixant le péril en face et ne regardant pas à la peine, se déclare prête à faire tout son devoir. Elle n'est pas juge, dit-elle, de la qualité de ce qu'elle emmagasine". Voilà pourquoi la BnF continue de tout collecter, et numérise ses fonds en masse (quel intérêt véritable y aurait-il en cela si elle ne numérisait que les classiques, par exemple ?).

Voilà ce qui selon moi fait sa noblesse depuis ses origines : apporter du sens pour l'Humanité tout entière, en conservant toute la connaissance, de toutes les générations.

"Fixant le péril en face", nous dit Henri Béraldi. De quoi parle-t-il ? De cet "océan" de livres qu'est la Bibliothèque, "océan sans évaporation qui, au contraire du tonneau des Danaïdes, ne laisse jamais rien perdre, et reçoit, reçoit constamment, de sorte que son niveau monte, monte chaque jour !" Telle est bien en effet la grande question que l'on se pose, question presque métaphysique au bout du compte : jusqu'où peut-on aller ? Et l'on se prend à imaginer qu'un jour il existe un territoire grand comme un pays qui s'appellerait la BnF ; "Bibliothèque de Babel" qui se perdrait dans l'infini borgésien.

Les livres un jour seront-ils TOUS écrits, sans qu'on ne puisse plus rien produire d'original ? Bien sûr que non, il y aura toujours des livres, puisque, comme nous le dit Mallarmé : "Tout, au monde, existe pour aboutir à un livre" ; voilà pourquoi, plus les individus auront la possibilité d'écrire, plus ils écriront ; voilà pourquoi on dit qu'aujourd'hui il y a plus d'écrivains que de lecteurs (encore davantage à mon avis qu'à l'époque de Béraldi qui a connu pourtant la Bibliothèque "à la limite qui sépare l'ancien

régime de la production modérée, du nouveau régime de la production centuplée et intensive".

Reste, pour la question de l'espace, la solution de l'ebook, mais qui fait je suppose se poser des questions quant à sa conservation à très long terme, et à la possibilité de les lire *ad vitam eternam*.

Il faut lire "Voyage d'un livre à travers la Bibliothèque Nationale", ouvrage qui, en nous expliquant le fonctionnement de l'institution à l'époque, nous éclaire aussi sur son fonctionnement d'aujourd'hui ; mais surtout, explications avec le regard d'un passionné, d'un fou de bibliothèque, d'un homme pour qui ce devait être une sorte de Paradis (mal en point, mais Paradis quand même) !

C'est également un plaidoyer, pour rendre hommage au personnel de la Bibliothèque Nationale, pour tirer la sonnette d'alarme quant au manque de place, pour donner plus de moyens financiers à la Bibliothèque. Problèmes qui sont les mêmes de nos jours, quoique dans une moindre mesure.

Lire le livre pour le style, enfin, et un certain sens de la formule : "il faut, hélas ! y joindre les désordres graves causés par ce gros microbe qui s'appelle l'homme, brutal, sans soin, et pas toujours très propre" (à propos de la préservation des imprimés) ; "De ces rayons, il y en a, à la Bibliothèque, quelque chose comme *cinquante* kilomètres, aujourd'hui entièrement garnis. On pourrait donc, avec les imprimés de la Bibliothèque, serrés debout les uns contre les autres, faire plus que le tour de Paris : une vraie ligne de grande ceinture !" ; "On se noiera dans la masse des petits renseignements de détail (...) le tout pour arriver à publier que Napoléon, à son déjeuner, mangeait, non pas un oeuf, mais deux oeufs !" (je vous laisse lire l'ouvrage pour comprendre le contexte de cette phrase très *people*).

Un livre comme il devrait en exister un aussi pour les bibliothécaires actuels de la BnF, à la fois dignes d'éloge

pour ce qu'ils nous apportent, et pour raconter le privilège de faire partie de ceux qui construisent la BnF de l'ère numérique. Livre que je serais bien incapable bien sûr d'écrire moi-même, pour une première raison majeure : je suis comme Béraldi, à mon niveau, un explorateur enthousiaste de la BnF mais... sans jamais avoir eu la chance de la visiter, ni même de la voir !

La révolution numérique aurait beaucoup plu à Béraldi je crois, rien que pour les possibilités qu'elle permet en terme de valorisation des contenus de la BnF.

Je vous donne en lien la biographie de Béraldi sur Wikipedia, vous en saurez plus sur cet homme très intéressant, inventeur du "pyrénéisme", grand randonneur, et bibliophile invétéré. Je donne aussi le lien vers **l'association des amis de la BnF**.

Pibrac, le 30 sept. 2014

L'Enfant des montagnes (1867)- Victor Sauquet.

Le hasard de nos pérégrinations sur Gallica nous réserve parfois de sacrées surprises. Ayant l'envie de m'évader un peu du quotidien je cherchais un roman sur la montagne, et ce titre, "L'Enfant des montagnes", semblait convenir à mes aspirations du moment. Mais en lisant les premières pages j'ai pris peur : "Les ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par Son Eminence Monseigneur le Cardinal-Archevêque de Rouen" ; et l'éditeur d'insister sur ce point à deux reprises, en rappelant le rôle primordial que doit jouer l'Eglise dans l'éducation des enfants, avant d'attaquer le roman proprement dit. Après hésitation à entamer les 250 pages de l'ouvrage je me suis dit : "Bon, un peu de morale ne fait jamais de mal après tout, et ce pourrait être rafraîchissant de lire ça quand on vit dans un monde qui en manque un peu ; et puis au pire, ce sera marrant, on verra bien".

Je suis allé jusqu'au bout et, sans parler de chef-d'oeuvre, je ne me suis pas ennuyé, je me suis même pris d'une certaine affection pour le héros ; en un mot, je n'en regrette pas la lecture, loin de là. J'ai pu trouver plusieurs intérêts dans ce livre : il est très représentatif de ce que pouvait être le mode d'éducation (fondé sur le conditionnement) des enfants de familles aisées dans la deuxième moitié du XIXème siècle ; il s'agit d'une histoire concernant la colonisation de l'Algérie par la France (les années 1845-47 et la chute d'Abd-el-kader) ; enfin, un livre de guerre proprement dit,

présenté clairement comme inspiré directement d'un personnage ayant réellement existé.

Dans la deuxième moitié du XIXème il existait donc des éditeurs (le plus souvent provinciaux) spécialisés dans cette littérature catholique, qui faisaient le bonheur des enfants sages et bons élèves qui les recevaient comme prix en récompense pour leurs efforts. Il existe plusieurs rééditions de "L'enfant des montagnes", preuve s'il en est du succès que connaissaient ces collections à l'époque. Et puis, avec Jules Ferry et l'école laïque, elles ont peu à peu décliné, remplacées par des éditeurs parisiens qui publiaient des livres pour la jeunesse tout aussi "édifiants" (mais avec d'autres idées) et d'une pas forcément meilleure qualité littéraire, si j'en crois M. Raymond Perrin dans son "Fictions et journaux pour la jeunesse au XXème siècle" dont je donne un extrait en lien.

"L'enfant des montagnes" raconte l'histoire de Julien, orphelin qui va, par dévouement chrétien, remplacé un autre jeune homme de son pays (Cauterets dans les Pyrénées) ; ce dernier avait tiré un mauvais numéro et devait partir dans l'armée incessamment sous peu, alors qu'il jouait un rôle majeur dans la bonne marche du foyer constitué de lui-même et de ses parents très âgés. Pour lui éviter la peine de devoir laisser ses parents dans la difficulté, Julien part à sa place. Nous suivons ses aventures qui le mèneront en Algérie. Tout au long du livre il fera preuve de bravoure, d'intégrité absolue, et parlera de Dieu à qui voudra bien l'entendre (ou non) à la moindre occasion. Mais ce n'est pas trop gnangnan, je trouve, avec parfois de l'humour et un brin d'exotisme, dans un style sobre, sans fioritures, et sans trop de digressions théologiques (ou plutôt qui se fondent assez bien dans l'intrigue).

La colonisation de l'Algérie est traitée comme le lecteur peut s'y attendre : une démarche légitime (mais à l'époque tout le monde trouvait cela normal de "pacifier" les

Barbares, même des hommes comme Victor Hugo malgré quelques réserves). On peut regretter toutefois des prises de positions toujours très "à droite", l'armée a toujours raison même quand elle est contestée à certains moments dans la presse française, à travers les décisions ici, par exemple, du colonel Pelissier dans l'épisode de l'insurrection du Dahra.

Pour finir, un héros infailible, un exemple pour tous les écoliers de France, né aussi je trouve sous une bonne étoile (il est souvent là où il faut être au bon moment, il a pas mal de chance) mais des camarades moins lisses et sympas comme Goliath et "le tambour".

Et une histoire vraie, paraît-il, donc. Mais pourrait-on imaginer un auteur catholique coupable de mensonge ?

Disponible également chez Hachette BnF.

Pibrac, le 29 oct. 2014

Parigotes ! (1898)- Jules Lévy.

Admirez l'abnégation de Jules Lévy, qui fut le cofondateur du club des Hydropathes (1878-1880) et le chef d'un autre mouvement associé au premier, celui des Arts Incohérents (1882-1887) ; mouvements littéraires et artistiques qui ont eu en leur temps une belle notoriété, certes éphémère, et qui comptent même des succédanés jusqu'à aujourd'hui. Abnégation, dans la mesure où, lorsqu'il a écrit par exemple "Parigotes !", ces deux clubs n'existaient plus, sauf pour Lévy qui tenta de les faire revivre plus ou moins jusqu'à la fin de sa vie, cinquante ans plus tard au moins.

Le leitmotiv de ces deux associations d'artistes était de "faire rire", tout simplement, sans morale, sans prendre partie ; le rire, comme exutoire sans doute, comme philosophie, faisant de ce mouvement un précurseur du rire moderne, à travers tous les arts, des expositions, des cafés littéraires, etc.

J'ai trouvé sur le Web un texte, tiré du livre "Fumisteries", qui pourrait constituer une poétique de ce qu'est un "auteur gai" ("Parigotes !" en effet appartient à la collection des "auteurs gais"), écrit par un contemporain des Hydropathes, Jean Goudezki (poète et chansonnier), qui n'apparaît nulle part comme faisant partie du club mais dont l'appartenance montmartroise à l'époque idoine me fait dire qu'il en était au minimum très proche. Je donne le lien ci-dessous, mais voici déjà une phrase qui résume bien l'état d'esprit : "Il (l'auteur gai) se lève et se dit en bâillant d'un air sinistre : "Soyons drôle !"".

La peinture de mœurs est l'un des genres préférés des Hydropathes ou des Incohérents, et "Parigotes !" en fait partie : le livre est constitué de petits contes parisiens sans grande prétention mais fort plaisants à lire, dans lesquels les femmes, souvent frivoles, jamais dégradées, le plus souvent victorieuses et attachantes, tiennent le haut du pavé. Une épouse de musicien célèbre tente de passer une soirée parisienne avec son amant, mais dans tous les endroits où ils se rendent on entend les chansons du mari ; un groupe d'amies sont à une soirée et passent leur temps à critiquer tout ce qui s'y passe, avant de décider de ne plus venir désormais aux soirées données par leur hôte (mais elles y reviendront pourtant) ; une autre dame, entretenue par des amants, se voit obligée de faire face à une situation embarrassante : le hasard a réuni tous les amants à son domicile en même temps (mais elle s'en sortira très bien) ; un homme doit prendre le train mais, trop amoureux de sa maîtresse, il lui affirme être prêt à ne partir que le lendemain afin de rester une nuit encore avec elle : la dame finira par lui avouer, sans trop de gêne, qu'en fait elle avait rendez-vous avec un autre quelques minutes plus tard, etc. Autant d'historiettes plus amusantes les unes que les autres, qui aurait mérité parfois d'être développées, quand elles ne finissent pas, pour certaines, beaucoup trop rapidement.

Un livre qui flaire bon l'esprit parisien du Montmartre de la fin du XIXème siècle.

Pibrac, le 15 déc. 2014

Les sorcières blondes (1853)- Emmanuel de Lerne.

Quand on navigue sur Gallica pour le plaisir, c'est toujours un voyage vers l'Inconnu, et pourtant si reposant : on est allongé sur son petit voilier, les doigts de pieds en éventail et tenant à peine la barre, se laissant aller au gré des flots, on se laisse porter, en attendant tranquillement qu'une nouvelle petite île attractive se présente à nous.

Il arrive par contre, une fois que l'on a accosté sur cette île, qu'elle soit tellement méconnue que l'on a du mal à y trouver ses repères. Ce fut le cas, en ce qui me concerne, avec la découverte de ces "sorcières blondes". J'ai pris beaucoup de plaisir, comme à chaque fois, à en parcourir les moindres recoins, mais il a été très difficile de pouvoir en parler dans mon journal de bord. Si je veux toutefois pouvoir planter mon petit drapeau sur ce territoire, il a fallu absolument que je puisse écrire à son sujet !

Vous ne trouverez rien à propos d'Emmanuel de Lerne (pseudonyme d'Emmanuel Le Boucher) sur internet, et il n'y a que cinq notices à la BnF le concernant, et encore, simplement sur ses ouvrages, rien sur l'auteur lui-même. Nous connaissons l'époque à laquelle il vivait, et c'est tout... sauf qu'en cherchant bien, le mieux serait peut-être de lire la préface écrite par Arsène Houssaye sur un autre de ses ouvrages publiés (que l'on peut trouver aussi sur Gallica, cf lien ci-dessous).

Quand on aborde "Les sorcières blondes", on est surpris dans un premier temps de se retrouver face à neuf nouvelles

plus ou moins longues, traitant d'amours malheureuses. Cela nous plaît, c'est relativement bien écrit, c'est un peu à "l'eau de rose", mais surtout on se dit : comment vais-je pouvoir parler de ce livre ? Que dire d'intéressant à son propos ?

Eh bien voilà : si l'on creuse un peu la matière de cet ouvrage, on découvre qu'une véritable "philosophie" s'en dégage (le mot est trop fort), en tous les cas une réflexion qui vaut son pesant d'or, et qui démontre que de Lerne avait au moins une poétique, et véritablement quelque chose à dire, que l'on soupçonne même d'être le fruit d'une expérience vécue.

Dans "Les sorcières blondes", dès le départ, il est question de Gloire, de Beauté, d'Amour, d'Art, de Jeunesse, autant d'éléments (souvent associés à Paris, c'est drôle) que l'auteur a tendance à opposer à la tranquillité d'une vie charitable et campagnarde, sans autre ambition que celle de construire un bonheur simple. Dans toutes les nouvelles de ce recueil, les héros sont pleins d'idéaux dans leur jeunesse, avant de passer par une confrontation assassine avec la réalité qui les désillusionne complètement (oui, ce n'est pas très gai) ; et si au final ils deviennent des héros, c'est grâce aux sacrifices qu'ils font pour le bonheur des autres, et par le renoncement à toute ambition, une fois devenus vieux, c'est-à-dire vers trente ans (oui, c'est aussi un livre qui vous fiche un sacré coup de bambou sur la tête).

Une nouvelle, qui s'intitule "Les sorcières noires", est une allégorie de cette "philosophie" ; les autres textes sont plus incarnés, plus réussis aussi par conséquent, mais ils tournent autour de ce même pot ; Emmanuel de Lerne n'est pas un grand écrivain, mais il en est un véritable selon ma conception de la littérature, en ce sens où son œuvre contient en elle une cohérence qui apporte une certaine conscience de ce que pourrait être non pas La Vérité, mais Une Vérité.

Je terminerai avec cette jolie phrase tirée de la remarquable préface écrite par Arsène Houssaye : "L'idéal et la vérité, voilà les deux suprêmes caractères de l'art".

De ce point de vue, la poétique d'Emmanuel de Lerne pourrait être une forme absolue de ce qu'est la vocation d'une œuvre littéraire : rechercher une forme d'Idéal à travers l'art pour refuser l'annihilation de la vie réelle.

Il est possible de télécharger cet ouvrage sur Gallica au format epub.

Pibrac, le 3 janv. 2015

La veillée de l'huissier, conte de Noël (1888)- Edmond Picard.

Edmond Picard, écrivain belge, était aussi juriste, avocat, journaliste, mécène, etc. Il fut aussi un antisémite notoire. Antoine Compagnon, dans l'*Encyclopaedia Universalis* (en ligne), écrit : "toute cette œuvre, qui répond directement à l'actualité ou qui se présente comme une autobiographie, a très vite vieilli, du vivant même de son auteur". Une naine noire, donc, a tous les sens du terme.

Pourtant, cette "Veillée de l'huissier" est à mes yeux une sorte de petit chef-d'œuvre (16 pages) d'humour noir.

Bastien Michiels est un huissier belge, solidement bâti, rouge de teint, une force de la nature. Il est plutôt doué dans sa partie, il se construit peu à peu une petite fortune ; il est célibataire, mais il connaît une veuve avec qui il passe régulièrement du bon temps. Une vie qui pourrait être suffisante et plus qu'agréable, si ce n'était cette terrible maladie qui lui pourrit l'existence : il souffre de gastrite chronique, à cause de son gros ventre et de son abus démesuré de la bière, collation belge par excellence. Bastien a tout essayé, a consulté tous les médecins, a demandé conseil à ses amis de beuverie, mais rien n'y fait, il ne guérit pas. Un médecin lui a dit que le meilleur moyen serait d'arrêter la bière et de fumer, mais ils se sont accordés à rire ensemble de cette évidente plaisanterie (car le médecin bien sûr, comme tout le monde en Belgique selon Picard, buvait autant de bière que Bastien).

Un soir de veillée de Noël, Bastien se promène et pense se jeter d'un pont pour en finir avec cette fâcheuse maladie ; une seule chose le retient : son sens du devoir, une ultime mission d'huissier.

Bastien se présente donc devant une petite maison à Bruxelles pour signifier au locataire qu'il doit quitter les lieux dans les 24 heures ; non pas parce qu'il ne paye pas son loyer, mais pour son mode de vie extravagant : son propriétaire sait qu'il a chez lui toute une ménagerie de chiens, de lapins, de pigeons, etc. qui lui détruisent son appartement.

Mais ce que va découvrir notre huissier dépasse l'entendement. Ce locataire (dont je tais volontairement le nom pour l'instant), qui se fait passer pour un médecin des "universités américaines", n'est en fait qu'un ignoble savant fou psychopathe. Bastien comprend que cet homme ne vit que dans une seule pièce de l'appartement qui tient lieu à la fois de chambre à coucher, de cuisine, de salon, etc., mais dans laquelle il pratique surtout avec enthousiasme et rigueur... la vivisection ! Voilà à quoi lui servent tous ces animaux ! Sur la table, éventré, un caniche respire encore ; Bastien croit mourir d'horreur, tandis que le "médecin" lui explique posément ses projets, ses ambitions, la nouvelle médecine qu'il est en train d'inventer et qui va tout révolutionner.

Bastien croit mourir d'horreur, mais il ne peut s'empêcher d'être fasciné par cet odieux personnage, et, à force de manipulation psychologique de la part de ce dernier, entre terreur teintée d'humour et enthousiasme scientifique, notre huissier va finir par lui faire la demande qu'il n'osait pas faire depuis le début : pourrait-il le guérir de sa gastrique chronique ? Car, au bout du compte, Bastien se dit que ce monstre est peut-être en réalité un génie. D'autant qu'il n'a pas besoin de citer le nom de sa maladie, le savant la devine lui-même !

Et OUI, le médecin possède le remède contre la gastrite chronique, qui pour une fois n'a rien d'horrible, rien de chimique non plus. Je ne vous dirai pas ici les exercices que conseille de faire le savant fou à Bastien, ni la fin de l'histoire, à vous de lire le conte, mais c'est assez irrésistible. Bastien se prêtera au jeu d'ailleurs, sans qu'on sache si le remède aura été efficace ou non.

Il arrive, quand on lit des œuvres du passé oubliées, de connaître des émotions variées : véritables rencontres artistiques (on accroche), rencontres humaines (le plaisir de "ressusciter" des individus qui ont écrit un jour, par nécessité, des textes attachants), etc. Parmi tous ces plaisirs procurés, il y en a un que j'apprécie particulièrement : c'est quand une œuvre du passé fait un clin d'œil à l'Avenir ; comme ici, par exemple, quand on découvre que le personnage de cette nouvelle, ce savant fou, ce maître de l'horreur, de la terreur psychologique, s'appelle ITCHKOC.

Réédité par "Les âmes d'Atala".

Pibrac, le 14 janv. 2015

Lettres de Julie à Eulalie ou Tableau du libertinage de Paris (1784)- Collectif.

Je vais commencer ce billet en vous faisant part d'une impression, fautive sans le moindre doute, mais dont j'ai beaucoup de mal à me défaire :

Depuis que je lis des livres anciens sur Gallica, méconnus voire carrément oubliés, j'ai le sentiment de redécouvrir la littérature ; comme si les "classiques", en quelque sorte, étaient sur un piédestal, au Panthéon du génie et de la beauté, mais tellement "artistes" qu'ils en seraient trop au-dessus de la réalité. Cela ne change rien bien sûr à l'intérêt de les lire, tout au contraire, puisqu'ils nous apportent justement le rêve, le sens, la profondeur, tout ce qui fait l'importance de la littérature et de l'Art en général. Mais, sur Gallica, j'ai l'impression de découvrir parfois une littérature de "terrain", c'est-à-dire qui permet de nous immerger davantage dans ce que pouvait être l'esprit ou la société d'une époque donnée. Je me dis, pour m'expliquer à moi-même cette impression fautive, qu'il s'agit peut-être d'un effet d'optique produit par le fait de lire ces livres la plupart du temps dans leur version originale. Allez donc savoir. Mais cela me renforce dans l'idée de croire de plus en plus à la notion de "bibliophilie numérique".

Cette impression, je l'ai vraiment eue en tout cas en lisant l'ouvrage dont il va être question ici.

La littérature libertine du XVIIIème siècle est dominée par des auteurs comme Sade, Crébillon fils, Laclos, etc. De

grands classiques connus de tous, élevés au même rang que les autres grands écrivains.

Pourtant, à l'époque, des livres qui ont circulé clandestinement et qui ont influencé toute une partie de la population, il y en a eu beaucoup, et il est particulièrement intéressant d'en découvrir un, par exemple, dans son édition originale sur Gallica. Et pas seulement pour ce fameux "s long" qui ressemble tant au "f" (et qui demande un brin d'acclimatation au début quand on lit, puisque le lecteur a tendance à prononcer "f", ce qui donne des mots fort amusants : jetez un œil à ce livre et vous verrez).

Cet ouvrage n'a pas d'auteur, ou plutôt il en a plusieurs, que nous ne connaissons jamais.

Cet ouvrage n'a pas d'éditeur, mais plutôt ce que la BnF appelle un "libraire imaginaire", Jean Nourse. Savez-vous pourquoi ? Il s'agit de l'usurpation partielle de l'identité d'un vrai éditeur de Londres, John Nourse. En réalité cet éditeur (Jean Nourse) n'existe pas, et le livre n'a pas été imprimé à Londres.

Si ce livre n'a ni auteur, ni éditeur, c'est pour des raisons évidentes d'anonymat, dans la mesure où cette littérature libertine, interdite, circulait sous le manteau : un livre de "terrain", décidément.

Il n'existe pas, d'après mes recherches, de commentaire récent à propos de ce livre sur internet, mais j'y ai trouvé une note de lecture écrite à l'époque, dans le 17ème numéro d'un périodique qui s'appelle "Correspondance secrète, politique et littéraire" :

"Les "Lettres de Julie à Eulalie", est plus piquant, parce qu'il peut faire beaucoup mieux connaître le caractère, la manière d'être et les ruses habituelles de cette espèce d'êtres que nous appelons *filles à parties* et *filles entretenues*, dont peu d'étrangers et de jeunes gens riches évitent les pièges,

et dont les femmes galantes des autres pays ne font qu'une image très imparfaite."

Un livre qui se présente comme un tableau de mœurs, et qui en est un assurément. Dans la préface, "l'éditeur" (qui se présente ouvertement d'ailleurs comme un client d'Eulalie) raconte qu'il a trouvé chez sa maîtresse toute une correspondance que cette dernière entretenait avec Julie, une confrère ; et ce que nous lisons ici, ce sont les lettres de Julie reçues par Eulalie, dans lesquelles elle narre les péripéties de son existence, et ses différentes aventures. Le quotidien de Julie, en somme.

Et le quotidien de Julie est très bien organisé, voire hiérarchisé. Voici une note de "l'éditeur" à la page 70 qui nous explique cet organigramme : "Une demoiselle entretenue ne se contente pas de son seul entreteneur, appelé ordinairement *Milord pot au feu*. Elle a ordinairement un amant en titre, qui ne paye que les chiffons ; un *Guerluchon*, c'est un amant qu'elle paye ; un *Farfadet*, c'est un complaisant ; et un *Qu'importe*, est une personne qui vient de temps en temps, qui est sans conséquence, et paye au besoin les petites dettes criardes."

Le quotidien de Julie, on le voit, tourne autour de l'amour physique, comme on pouvait s'y attendre, et elle est très explicite dans ses lettres quant aux différentes pratiques, les sensations qu'elle ressent, les douceurs et les brutalités qu'elle subit, le plus souvent avec beaucoup de plaisir. Parmi ses meilleurs étalons se trouvent, comme on pouvait s'y attendre, des abbés (peut-être les meilleurs), des fonctionnaires, des militaires, etc. De la littérature libertine pure et dure, dans tous les sens du terme.

Une profession qui, si elle a ses désagréments comme toutes les autres, notamment quand Julie perd un entreteneur parce que ce dernier la surprend avec un amant, reste pour notre héroïne une véritable vocation : "Je ne sais si en travaillant quelquefois à la propagation de notre pauvre

espèce, tu as jamais pensé bien sérieusement à remplir le premier but de la création ? J'en doute, et je t'avoue franchement que le seul plaisir m'y a toujours porté, sans beaucoup m'embarrasser de l'intention du créateur" (page 44). Julie fait donc partie de ces rares personnes qui ont la chance de pouvoir vivre de leur violon d'Ingres !

Parmi les personnes que Julie côtoie, il y a aussi des artistes, et nous avons droit aussi dans ce texte à un florilège de poèmes et contes libertins, ce qui agrément le propos sans en alourdir la trame, et qui prouve selon moi qu'en effet il s'agit bien d'un roman écrit à plusieurs mains.

Lisez cet ouvrage si vous désirez connaître les coulisses du libertinage au XVIIIème siècle : les annotations de "l'éditeur" sont nombreuses et précises sur les mœurs libertines du Paris de l'époque, les anecdotes de Julie sont épicées à souhait : un document précieux, qui joint l'utile à l'agréable.

Disponible en version papier chez Hachette BnF.

Pibrac, le 3 fév. 2015

Vie de Polichinelle et ses nombreuses aventures (1846)-
Octave Feuillet.

Tout le monde connaît Polichinelle, pour la plupart d'entre nous marionnette qui aura ravi notre enfance aux côtés de ses compères issus de la commedia dell'arte, comme par exemple Pierrot, Arlequin, Pantalon ou Colombine. Mais au bout du compte, nous ne le connaissons pas vraiment.

Qui peut prétendre, d'ailleurs, connaître vraiment Polichinelle ? Personne. C'est une légende venue de la nuit des temps, probablement de l'Antiquité (il est prouvé que les Romains le connaissaient déjà), et qui a pris au fil des siècles et selon les pays des variantes multiples, avec quelques points forts en Italie, évidemment, en particulier dans la ville de Naples.

La seule définition que nous pouvons donner de Polichinelle, c'est son apparence physique (avec son masque et ses fameuses deux bosses, l'une devant, l'autre derrière), et encore avec de nombreuses nuances, mais aussi son caractère : roublard à la voix nasillarde et criarde, facétieux, menteur, gourmand, ami des pauvres gens.

Vous trouverez, à propos de Polichinelle et notamment sur Gallica, quelques courts livres pour enfants (très peu, et se limitant à une petite aventure), des revues de spectacles de marionnettes, quelques vaudevilles. Mais il faut bien le reconnaître : que ce soit en art dramatique ou même plus généralement en littérature, il n'existe pas d'œuvre majeure

dont Polichinelle soit le héros (excepté un petit rôle dans le "Malade imaginaire" de Molière).

Le livre que je vais vous présenter ici est donc le SEUL vrai livre dont le protagoniste est Polichinelle, qui nous raconte l'ensemble de sa vie tout en restant au plus près de la légende, et ce de manière assez exhaustive. C'est l'histoire de la légende de Polichinelle, en quelque sorte, jusqu'à ce qu'il arrive à Paris et devienne la marionnette que l'on connaît. Je ne peux pas croire qu'il n'y ait pas eu de la part de l'auteur un minimum d'imagination personnelle, mais enfin, l'histoire me semble assez "véridique". Elle est surtout délectable : il s'agit bien d'un roman, captivant et jubilatoire, ne s'adressant pas qu'aux enfants même s'il prétend toucher surtout cette cible. Du début à la fin on se régale de voir évoluer notre petit personnage qui a le don de compenser ses "anomalies" physiques par un esprit hors du commun. A chaque page le lecteur se demande : comment va-t-il réussir à s'en sortir cette fois, c'est impossible ! Et à chaque fois la réponse est inattendue, subtile et drôle, pour notre plus grand plaisir.

Vous y découvrirez comment Polichinelle est littéralement "tombé" dans le berceau d'un couple de pêcheurs qui désespérait d'avoir un jour des enfants (mais il s'agirait plutôt de l'œuvre du Diable que de celle de Dieu), comment il grandit beaucoup plus vite que la normale, comment il se fait accepter à la cour du Roi, comment à maintes reprises il se venge et venge le peuple d'un percepteur d'impôts ignoble (avec notamment l'anecdote à l'origine du fameux "secret de polichinelle"), devenant ainsi célèbre dans tout le royaume, et comment, après maintes aventures, il arrive enfin à Paris et "devient" une marionnette. Le tout en un peu plus de 100 pages à la fois parfaitement rythmées et très bien écrites.

Octave Feuillet était un auteur célèbre à son époque, académicien, il faisait même partie des figures marquantes

de la France littéraire sous le Second Empire (cf bio ci-dessous).

Je vous propose ici de lire l'édition originale, parue chez Hetzel, illustrée par Bertall. Vous trouverez aussi deux rééditions de l'ouvrage sur Gallica.

Disponible en version papier chez Hachette BnF (2ème édition).

Pibrac, le 10 fév. 2015

Les sensualités : tendresses passées (1890)- Alexis Noël.

Alexis Noël, dans l'un des poèmes de ce recueil, s'imaginer mort. Il écrit notamment, à la fin :

Et comme j'aurai là, sur mon cœur, mes poèmes

Que peu d'hommes ont lu et qu'aucun n'a compris ;

Des oiseaux en diront les passages fleuris

Un reptile en viendra persifler les blasphèmes. ("De Profundis")

Je suis assez heureux de faire partie de ces quelques hommes qui ont lu les poèmes d'Alexis Noël. Un livre avec du bon et du moins bon, je vous l'accorde, mais quelques pages en valent vraiment la peine, et je suis de l'avis de ma grande idole Gabriel Peignot (bibliographe) qui trouvait de belles choses dans tout ce qui pouvait lui tomber entre les mains.

Il existe au moins UNE critique sur le recueil d'Alexis Noël, que j'ai déniché dans un livre de Catulle Mendès : "Le mouvement poétique français de 1867 à 1900". Un certain Ch. Fuster donne son opinion (p 219) : **Ce livre renferme des pièces brûlantes qui ne démentent pas son titre, mais auxquelles nous préférons certains morceaux tout fugitifs, tout simples et tout charmants.**

C'est maigre. Mais c'est déjà ça. Et je suis assez de son avis, même si les "pièces brûlantes" sont vraiment intéressantes dans certains cas : "Eros", "L'extase", "L'assouvi", sont des

poèmes au titre assez bof peut-être, mais empreints d'une certaine force (pour ne pas dire violence) et pleins d'ardeur.

D'une manière générale, l'auteur travaille ses textes à partir de réminiscences de ce qu'il a pu vivre avec ses (innombrables, semble-t-il) conquêtes. Il dédie le livre à sa première petite amie, en s'excusant auprès d'elle *d'y avoir chanté trop souvent d'autres regards et d'autres cheveux* que les siens. J'ai retenu un poème, "Les vieilles tombes", qui me semble être une sorte d'art poétique très représentatif de l'ensemble, et que je trouve pour ma part très réussi : une belle métaphore du pouvoir des rêves et de l'Art (cf ci-dessous).

Le recueil a été édité en 1890 (et les poèmes sont datés en général de 1889), il se situe donc en plein mouvement décadent, dont on voit quelque peu l'influence sur Alexis Noël : obsession sexuelle, immoralité (ou plutôt amoralité), mépris envers la religion. Le blasphème est assez récurrent chez lui, dans des poèmes comme "Angélus", "Eros", ou encore "l'Aumône". Je cite :

Certes, je n'étais pas hanteur de cathédrales,

Je méprisais le Christ, ses splendeurs sidérales

Et ses bénitiers et ses croix ; ... ("Angélus").

Poèmes érotiques, récupérations fantasmagoriques de sensations passées, textes parfois cruels ou provocateurs. Je souhaiterais enfin, pour conclure, vous recommander deux poèmes "tout simples et tout charmants" : "La chanson de la pluie", et "L'oubli".

L'ensemble de l'ouvrage peut se lire avec plaisir si l'on a envie d'apprendre à retrouver par la lecture les sensations de ses amours perdues ou à les faire renaître à travers l'écriture.

Pibrac, le 27 fév. 2015

La chanson des joujoux : poésies (1890)- Jules Jouy.

Quel livre merveilleux !

"La chanson des joujoux" est un recueil de 20 chansons, chacune ayant pour sujet un jouet de l'époque, avec partition et rappel du texte en page suivante pour chaque morceau.

Il s'agit d'abord d'un ouvrage pour le plaisir des yeux : les illustrations sont foisonnantes, très colorées, sur toutes les pages ; tout un pays des rêves s'offre à nous, avec ces enfants saisis dans leurs petites occupations quotidiennes et ludiques, et ce qui est surprenant, c'est que nous sommes nous-mêmes ces enfants, comme si chacun d'entre nous, qu'importe la génération ou même l'époque, possédions les mêmes jouets, avec un plaisir identique, le même besoin de rêver et de s'amuser.

L'illustrateur, Adrien Marie, a beaucoup produit pour un homme qui n'a vécu que 43 ans (je donne ci-dessous le lien [data.bnf](#)), il a notamment illustré des classiques comme "Les lettres de mon Moulin" ou "Les misérables".

La datation de l'œuvre pose problème : Gallica, dans sa présentation, parle de 1880, ce qui me paraît impossible dans la mesure où dans le livre la Tour Eiffel existe déjà (fraîchement élevée certes) ; dans la notice détaillée, nous lisons "1880-1920", ce qui semble compliqué dans la mesure où Adrien Marie en est l'illustrateur unique et qu'il est mort en 1891. Pour ma part, j'ai donc retenu la date de 1890, celle-là même qui a été ajoutée (de façon manuscrite entre

crochets) sur la page de garde du document, c'est la solution qui m'a paru la plus logique.

Jules Jouy, l'auteur des textes, était un poète, chansonnier, et surtout une personnalité du Montmartre de la fameuse époque des Hydropathes, le plus souvent virulent, anticlérical, révolutionnaire, etc. Dans le recueil dont il est question ici, il retrouve son âme d'enfant et une fraîcheur qui ne semble pas être son credo habituel.

Dans "La chanson des joujoux", chaque jouet apporte son lot de poésie, de drôlesse parfois, mais surtout beaucoup d'émotion : le poupard est triste de n'avoir ni bras ni jambe, des petites filles se demandent si finalement leurs poupées ferment les yeux quand elles-mêmes s'endorment le soir, on se pose la question de savoir si les ballons rouges que vient de lâcher par mégarde un marchand vont servir de jouets aux anges, on s'attriste avec l'enfant qui, puni, ne peut que regarder la boîte contenant sa bergerie sans vie ; le petit train qui fait beaucoup de bruit au point de déranger la voisine d'en bas, le gamin qui joue aux (éternels) petits soldats, la course de chevaux (mais le cheval à bascule ne peut pas gagner, puisque quand on veut le faire avancer il recule !), etc. La dernière chanson concerne donc la Tour Eiffel, considérée peut-être comme un très grand jouet qui fait rêver les enfants. En un mot, à travers ce livre, nous repeuplons notre petit monde intérieur d'objets féériques et nostalgiques.

Un ouvrage pour colorer un moment de repos, pour s'arrêter quelques minutes, pour se satisfaire de sa propre nostalgie. Un de ces livres qui ne peuvent décidément pas vieillir.

Disponible en téléchargement epub.

Pibrac, le 5 mars 2015

Mémoire sur M. Du Fresnoy, bibliophile du XVIIème siècle, et sur sa famille (1893)- Jérôme Pichon.

Voilà un ouvrage qui aurait pu s'intituler : "De la sensualité en bibliophilie".

Ne nous y trompons pas : Jérôme Pichon était un bibliophile émérite, il a dirigé le "Bulletin du bibliophile" pendant des années et il fut l'un des collectionneurs les plus importants du XIXème siècle. Un passionné des plus attachants, et un pont en la matière. Vous trouverez sur le web beaucoup de renseignements sur lui, et son ami et successeur Georges Vicaire a écrit sur Jérôme Pichon une belle notice que je vous invite à lire en lien.

Si j'ai classé ce billet dans la catégorie "Insolites", c'est parce que ce mémoire me paraît assez cocasse, et très représentatif de ce que peut être la bibliophilie, l'affection que l'on peut ressentir parfois dans le simple fait de toucher un livre ancien.

Jérôme Pichon, ici, parle d'un bibliophile du XVIIème siècle, Hélié Du Fresnoy. Mais surtout, **il y parle de l'épouse de ce dernier.**

Bien sûr il nous raconte un peu la vie de M. Du Fresnoy, fils d'un apothicaire ennobli, premier commis d'une succession de secrétaires à la guerre, le plus connu étant le marquis de Louvois.

La vie des commis était difficile, ils gagnaient beaucoup d'argent mais sans avoir le temps d'en profiter, accaparés

par une profession particulièrement exigeante. "On conçoit donc, nous dit Pichon, qu'Hélie Du Fresnoy ait cherché à consoler et embellir la sienne. Il savait fort bien le latin, il était riche : il se fit une bibliothèque".

Toute son existence, et jusqu'à sa mort, Du Fresnoy réalisa une belle carrière de commis et se constitua une bibliothèque ; existence tranquille, sans grands chamboulements, comme cela arrive assez souvent chez les bibliophiles qui préfèrent la compagnie des livres à l'insupportable tumulte de la vie des hommes.

Événement notoire toutefois dans un parcours linéaire : Du Fresnoy se maria, qui plus est avec une femme resplendissante de beauté : Marie Colot. Fille de ce que l'on appellerait aujourd'hui un facteur, Marie Colot va très vite apprendre les us et coutumes du grand monde, deviendra finalement "dame de lit" de la Reine et une figure marquante de la Cour de Louis XIV.

Voici comment Jérôme Pichon justifie sa volonté de nous parler beaucoup de cette dame : "La femme d'un bibliophile aussi distingué que Du Fresnoy n'est pas une étrangère pour nous. Ses beaux yeux *étranges*, comme les appelle Mme de Sévigné, se sont souvent arrêtés sur ces livres si joliment reliés. Ses belles mains les ont touchés. Il me semble donc naturel de raconter à mes lecteurs ce que j'ai appris de sa vie. A eux de tenir compte de la malveillance et de l'envie qui s'attachent, ordinairement, en ce monde, à tout ce qui est supériorité."

Non seulement, ici, Pichon nous explique son attachement "à distance" à Mme Du Fresnoy à travers les livres de son mari, mais il se permet même de la défendre contre les médisances qu'elle a eues à subir au cours de son existence, alors que, si nous avons sur elle des renseignements précis, il nous est quand même impossible de vérifier si certaines des médisances n'étaient pas fondées. Pour ma part, je ne parlerai que des faits, sans porter de jugements :

Mme Du Fresnoy est devenue "dame de lit" de la Reine grâce au patron de son mari, le marquis de Louvois, qui était son amant ; sorte de "droit de cuissage", dont notre bibliophile semble s'être accommodé : "Que fit Du Fresnoy, si, comme on ne peut guère en douter, il connut son malheur ? Il est probable qu'il prit son parti avec philosophie ; en tout cas, sa femme allait à la Cour et dans le plus grand monde, tandis qu'on ne voit pas que lui les fréquentât. Elle triomphait seule."

Apparemment, des chansons circulaient dans le royaume qui faisaient allusion à la femme de notre bibliophile, et pas en très bons termes puisque si elles sont avérées Mme Du Fresnoy ne se contentait pas de Louvois pour combler ses nombreux désirs sexuels.

Une beauté, ça c'est certain : Pichon cite des lettres de Mme de Sévigné ("Il est minuit ; M. de La Rochefoucauld a passé le jour avec moi, je lui ai fait voir Mme Du Fresnoy il en est tout éperdu."), de Mme de Coulanges, notamment. Il semblerait même qu'elle soit restée éclatante de beauté au moins jusqu'à 60 ans. Lorsque Du Fresnoy meurt, on lit surtout, en substance, "le mari de Mme Du Fresnoy est mort" : c'était elle la vedette, y a pas photo.

Et Pichon de regretter enfin qu'il ne subsistât pas de portrait d'elle afin que nous puissions nous faire une idée précise de sa beauté !

En quelques pages, cette notice nous raconte aussi les mœurs sous Louis XIV, c'en est un autre intérêt : nous voyons passer d'Hozier (l'un des inventeurs de la généalogie), Philippe de Courcillon de Dangeau (mémoires de la Cour, dont le journal est sur Gallica), François Michel Le Tellier de Louvois (ministre de Louis XIV, donc, et amant de Mme Du Fresnoy), Charles Auguste de La Fare (mémoires et rival de Louvois, qui médiera beaucoup sur Mme Du Fresnoy sans doute pour se venger de ses déconvenues auprès d'une autre maîtresse de Louvois : Mme de

Rochefort, dont La Fare était éperdument amoureux). A partir de la notice de Pichon nous pouvons, en surfant sur internet, dériver vers toute une culture historique.

Mais ici, nous assistons à une cacophonie de mots des uns et des autres, assez "people", toujours à propos de Mme Du Fresnoy dont Pichon s'applique à prendre la défense chaque fois qu'il le juge nécessaire ; pour qu'à la fin il ne reste plus, sans doute, que le regard suprême et les mains gracieuses de notre héroïne posés avec sensualité sur les livres de son mari, que Pichon aura eu l'occasion de tenir à son tour entre ses mains, plus d'un siècle plus tard, avec une émotion qu'il nous fait partager ici.

Vous découvrirez aussi dans cet ouvrage (tout de même !) des illustrations des reliures réalisées par (pour) Du Fresnoy, ainsi qu'une petite bibliographie le concernant.

La bibliophilie n'est pas une folie, elle est une passion, mystérieuse et dévorante, peuplée de fantômes quelquefois d'une grande beauté, comme dans ce petit mémoire attachant et significatif.

Pibrac, le 9 mars 2015

L'Autre monde. Journal des trépassés (1877)- Collectif.

J'ai eu la chance, avec quelques autres gallicanautes, de visiter les coulisses de Gallica, c'était le 23 janvier 2015 (date mémorable pour moi, à tout jamais), lors du Festival du Domaine Public. Et notamment, ce jour-là, nous avons pu voir en "vrai" un ouvrage qui s'apprêtait à passer dans les ateliers de numérisation : "L'Autre monde. Journal des trépassés", un journal particulièrement insolite, qui est désormais disponible sur notre bibliothèque numérique et que j'ai donc pu parcourir tranquillement depuis ma petite ville de province, à côté de Toulouse.

Qui n'a pas rêvé de savoir ce qui se trouve réellement au-delà de la vie ? Qui n'a jamais souhaité qu'une personne décédée revienne d'entre les morts nous raconter comment c'est de l'autre côté ? Rassurez-vous, j'ai désormais la réponse, grâce aux rédacteurs de ce journal venu on ne sait d'où ; des squelettes, certes, mais à la plume alerte, acerbe, précise et efficace.

Si le journal est imprimé sur du papier noir, ce n'est pas pour, plus d'un siècle plus tard, embêter les équipes de numérisation de la BnF, mais à la vérité parce que c'est le seul type de papier que l'on trouve dans l'au-delà. Nous voilà bien dans l'obligation de les excuser. CQFD.

Comme tout bon journal qui se respecte, "L'Autre monde" a ses opinions politiques ; la rédaction est ainsi composée "d'orléanistes, de légitimistes, d'impérialistes, de républicains, de communards, de représentants des autres

opinions, s'il y en a." Est-ce la marque d'une lucidité extrême ? Les morts ont-ils définitivement conscience que la Vérité n'existe pas ? Quoiqu'il en soit il semblerait qu'il y ait un nivellement des idées outre-tombe, puisque vous l'aurez compris, ce n'est pas avec ce canard-là que vous serez conforté dans ce que vous pensez.

Ce journal est rédigé par des morts, mais cela ne les empêche pas tout de même de décliner expressément toute responsabilité quant aux utilisations malintentionnées qui pourraient en être faites. Un "AVIS IMPORTANT" figure très visiblement sur la première page. Je cite : "Les gendres des deux mondes sont instamment priés de ne point se servir du présent journal pour faire à leurs belles-mères de funèbres plaisanteries". Quand on est journaliste il faut se protéger, rien de nouveau, que ce soit sous le soleil ou dans les ténèbres de la mort.

En lisant les différents articles du journal, nous apprenons donc aussi un élément essentiel : la typographie de l'au-delà, qui s'avère être en vérité une sorte de mélange entre tous les aperçus que peuvent nous donner les différentes religions, antiques ou monothéistes : Cerbère, le Styx, Caron, et... Satan, qui est en fait constitué de plusieurs Satan qui se sont succédés au fil des siècles (avec les âmes de personnes particulièrement méchantes qui se sont incarnées dans son corps). A l'époque du journal il s'agissait de Satan XXVII. On l'aura compris, et la nouvelle est atroce : l'au-delà, c'est quand même surtout l'Enfer.

Quels sont les différents sujets abordés dans ce premier numéro de "L'Autre monde" ? C'est assez varié : des faits divers ("Histoire de ma mort", relatée par un vieillard qui a fait toutes les guerres et perdu un bras, une jambe, une oreille, un œil, etc. et qui finit par se faire sauter gaîment dans une poudrerie pour faire des misères aux Prussiens en 1870 ; "Sensations d'un suicidé", chronologie méticuleuse d'une mort volontaire par asphyxie à la fumée, aux trois-

quarts écrite du vivant de l'intéressé, le reste raconté par le même après son trépas) ; des articles politiques, notamment une proposition adoptée (à l'unanimité sauf une voix, celle de Charlemagne, mais avec celles de Jules César ou Alexandre le Grand par exemple) à la Chambre des députés de l'au-delà, à savoir la demande au Tout-Puissant de permettre aux hommes de vivre 100 ans sans guerres et sans Conquérants afin qu'ils puissent progresser dans tous les domaines.

Un article s'intitule : "Les morts sans le savoir", qui nous instruit sur un fait assez méconnu : certains hommes croient encore être vivants, alors qu'ils sont déjà morts. Et là, il faut bien le dire, on est très près de la satire, de la caricature, de la polémique. J'ai appris dans cet article, donc, les morts, notamment, d'auteurs que j'adore et dont j'ai parlé sur ce blog, comme Elie Berthet ou Alfred Assollant, alors qu'ils sont effectivement réellement décédés quelques années après la publication du journal ! Ils nous parlent également de musiciens comme Saint-Saëns, et d'autres artistes. Aujourd'hui, les "morts sans le savoir" portent le nom de "has-been", mais sinon c'est exactement la même chose. Dans le même genre, un autre article porte, non pas sur les auteurs, mais sur des œuvres théâtrales ; autre fait assez méconnu en effet : les pièces de théâtre qui n'ont rencontré aucun succès sur Terre, ou qui ne sont plus du tout jouées à l'époque, deviennent automatiquement les œuvres qui sont jouées dans l'au-delà ! C'est assez cocasse, n'est-ce pas ? Et plutôt réconfortant : en art rien ne se perd, au bout du compte ! Nous pouvons lire aussi un article sur une mort symbolique : "Le crime de l'Opéra", qui relate comment Halanzier, alors directeur de l'Opéra de Paris, a tué ce dernier (par cupidité semble-t-il).

Des morts racontent, enfin, leur dernière heure, comme par exemple ce jeune homme un peu "voyant" qui a laissé une lettre à ses proches en leur expliquant que sa mort, qui

ressemble à un suicide, n'en est pas un mais est le fruit d'un accident bête (que je vous laisse le loisir de découvrir).

"L'Autre monde. Journal des trépassés" comporte 6 numéros, avec notamment un sur les sorcières, un sur les maris, ou encore sur les spirites. Je me suis cantonné moi-même à vous parler du premier numéro.

Pibrac, le 27 avril 2015

Une haine à bord (1885)- Gabriel de La Landelle.

Quel est le parcours d'un livre ? Une seule certitude : tous finissent dans le Monde de la Bibliothèque. Après, les destinées diffèrent : certains sont véritablement publiés (par de "vrais" éditeurs), d'autres non ; certains deviennent très populaires, d'autres paraissent dans la confidentialité. Ensuite, et cela n'a pas de rapport avec ce qui précède, ils peuvent devenir des "classiques", en étant récupérés par les universitaires, ou encore en passant dans l'inconscient collectif (c'est le cas parfois pour la littérature populaire). En un mot, la postérité d'un livre est loin d'être gagnée, même s'il a connu toutes les faveurs lors de sa parution ; et même si son auteur est une star de l'édition contemporaine. Voilà pourquoi nous retrouvons dans le Monde de la Bibliothèque (Gallica) un nombre incalculable de livres de qualité qui sont complètement oubliés aujourd'hui. Et de la même manière que je souhaiterais que dans cent ans des lecteurs du futur lisent encore, grâce à Gallica, par exemple Bernard Clavel (une de mes idoles d'adolescence, dans les années 1980-90), je me plais à redécouvrir aussi des auteurs qui en leur temps furent très populaires.

Roger Musnik, sur le blog de Gallica, publie régulièrement des articles sur les auteurs populaires du XIX^{ème} siècle ; une mine d'or que je vous invite chaleureusement à visiter, et qui vous donnera certainement envie d'en découvrir quelques-uns, voire, pour ceux qui n'ont pas encore franchi le pas, de devenir des lecteurs assidus du patrimoine littéraire de la BnF. Ce serait en tous les cas une belle porte

d'entrée. Entre autre, Roger Musnik nous parle de Gabriel de La Landelle ; et comme il le fait mieux que moi, il me suffira de vous donner le lien ci-dessous pour que vous sachiez tout sur ce grand écrivain de la mer (et qui fut lui-même d'ailleurs capitaine, un homme qui sait de quoi il parle).

Je suis sidéré qu'il n'existe pas sur Internet le moindre commentaire sur "Une haine à bord", qui est un véritable chef-d'oeuvre ; le livre qui fut en son temps le plus connu de Gabriel de La Landelle, et qui à mon avis reste aujourd'hui très moderne par certains côtés.

Si j'en crois la petite annotation en bas de la page 275, le livre pourrait avoir été inspiré d'une histoire vraie. Un simple mot : "historique", pour commenter cette phrase : "Chose affreuse ! les deux adversaires, deux officiers aussi, étaient morts tous les deux de rage, faute d'avoir pu se tuer en duel". Je ne révèle pas exactement la fin de l'intrigue avec cette citation, les choses prendront une tournure un peu différente, et plus heureuse, mais l'esprit du livre est là.

Vous ne lirez pas ici un roman d'aventure, mais ce que l'on appellerait aujourd'hui un drame psychologique ; avec comme sujet un autre concept très contemporain, celui du "harcèlement moral". Gabriel de La Landelle était connu et apprécié pour mêler histoires divertissantes et connaissance documentée de la vie des marins, et c'est bien le cas ici, comme il le suggère d'ailleurs lui-même à certains endroits. Ex : "la première partie de cet ouvrage est consacrée à la physiologie de l'élève ou aspirant, comme la seconde doit l'être à celle de l'officier de marine" (page 139). Comme s'il s'agissait presque d'une étude sociologique sur les marins et la vie à bord des navires ! En tous les cas, ce mélange entre imagination et volonté de faire connaître le monde des marins est une marque de cet écrivain, et l'un des ingrédients de la puissance de ce qu'il écrit.

"Une haine à bord" relate la vie d'élèves marins qui viennent de réussir le concours et qui commencent leur appren-

tissage en étant affectés sur des bateaux. Ils sont plein d'enthousiasme et d'espoir, ils ont de l'ambition (devenir officiers), souvent ils ont déjà de la famille dans le milieu, des relations. Mais surtout, ils renoncent à la solitude, ils vont devoir vivre en communauté sans avoir la possibilité de s'échapper. Et n'apprendra ici que chez les marins, l'enfer peut aussi être les autres. Et surtout l'Autre : Emile Fargeolles.

J'ai toujours pensé que parmi les ingrédients qui font les chef-d'oeuvre, le personnage est parfois un élément capital ; un type qui vous marque, que l'on n'oublie pas, qui vous suit partout. Un type humain grossi démesurément sans doute, mais que l'on retrouve ensuite autour de nous, quelque soit l'endroit où on habite, et l'époque à laquelle on vit. Fargeolles est la bêtise incarnée, un méchant qui n'en a même pas conscience, hâbleur et rigolo, séduisant... et qui s'acharne féroceement sur un individu de son choix quand ça lui prend, à coup de farces, de mots blessants, de provocations incessantes. Un élève comme les autres, mais qui fera tourner le roman autour de lui tout le long, et qui fera des ravages considérables.

Je ne révélerai pas l'intrigue, mais vous y croiserez Charles de Pierremont, élève, sa fiancée Eglé qui deviendra dans la deuxième partie Sœur Aeglé (vous comprendrez pourquoi en lisant le livre), Jules Renaud, autre élève qui croisera Fargeolles, Labranche (père de ce dernier), et d'autres personnages (secondaires) qui raviront vos moments de lecture.

Vie des marins, amours romantiques, noblesse d'âme s'opposant à la bassesse, dimension religieuse, la richesse de ce livre de 287 pages est indéniable. A découvrir absolument !

Pibrac, le 16 mai 2015

Les Idoles du jour (1867)- Esprit Privat.

Je n'ai pas de méthode spéciale pour trouver un ouvrage dans Gallica ; je ne fais que taper des mots dans le moteur de recherche, mots qui m'inspirent (comme par exemple Noël à l'époque de Noël ou "Tahiti" quand j'en ai marre de mon quotidien) ; mais il est très rare que le résultat de ma recherche ne soit pas très différent de ce que j'imaginai au départ : j'ai bien trouvé un conte de Noël à l'époque de Noël, mais c'était une histoire glauque ("La veillée de l'huissier") ; et j'y ai trouvé aussi "Sensualités, tendresses passées" d'Alexis **Noël**, qui n'avait rien d'un conte pour les enfants. Dans Gallica, on dénicher toujours l'ouvrage qui va nous faire plaisir, tout en y ajoutant la joie de se laisser surprendre. Qu'il est merveilleux de n'être qu'un amateur qui voyage dans la bibliothèque numérique sans avoir de but précis, sinon celui de la découverte sans cesse renouvelée !

Quelquefois, en revanche, ma démarche est plus "technique" : je tape dans le moteur de recherche "chez l'auteur", par exemple, ce qui va me proposer des textes publiés souvent "à compte d'auteur", même s'il faut être très prudent là aussi. Je me passionne pour les livres méconnus et j'en ai trouvé pas mal en procédant de la sorte.

Dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, j'avais envie de lire un ouvrage sous le format epub, il en existe plus de 3000 dans Gallica. Voilà comment je suis tombé sur ce titre, "Les Idoles du jour", qui m'a donné envie d'en savoir davantage sur son compte. J'ai fouiné sur internet : rien sur

l'auteur, rien sur l'ouvrage, ce qui était déjà un excellent début vous en conviendrez ; je dirais même la condition sine qua non pour que je puisse décider de le lire ou pas. J'ai feuilleté quelques pages, et c'était parti pour une nouvelle aventure. La liberté de l'amateur est jouissive, je crois l'avoir déjà dit.

Et pourtant, encore une fois, il s'agit d'un livre appartenant à la "littérature édifiante", celle qui a pour vocation de vous éduquer à suivre les vertus chrétiennes ; ça fait plusieurs fois que je me fais avoir, comme quoi les écrivains du bon Dieu avaient au moins le talent de choisir des titres attractifs pour leurs bouquins. Mais le pire, c'est qu'encore une fois je me suis surpris à m'y plonger avec délectation ; non pas que je me sente forcément très "édifié" à la sortie, mais cet ouvrage m'a au moins divertie et fait réfléchir ; surtout, il est écrit finement, ce n'est pas un florilège de leçons de morale plaquées sur une intrigue artificielle, mais un roman épistolaire très bien ficelé et psychologiquement viable, subtil et attachant.

Deux protagonistes échangent des lettres : Paul et Marcel, deux amis d'enfance originaires de l'Hérault et qui ont effectué en même temps leurs études de médecine à Paris. Puis, l'un (Paul) est rentré au pays, tandis que l'autre (Marcel) est resté à la capitale, bien décidé à s'y installer.

Pour tout dire, Marcel cède complètement aux "idoles du jour" : Paris devient le lieu de toutes les tentations malsaines (sorties mondaines, ambitions démesurées, soif de faire fortune, de devenir quelqu'un en écrasant les médiocres, de jouer avec le feu en permanence). Marcel veut devenir riche à tout prix, glorieux sans avoir le moindre scrupule, profiter de la vie sans se fixer la moindre limite ; son métier, qui était à la base une vocation, devient dans son projet un simple moyen de parvenir à ses fins, et s'il doit pour cela, même, arnaquer un peu ses patients ce n'est pas un problème.

Il fera deux rencontres majeures : Raoul, qui l'initiera à la Bourse, et Olympe, jeune fille qu'il a soigné un jour alors qu'elle avait eu un accident de voiture et qui lui apprendra ce qu'est une femme moderne.

Au début, tout va bien, Marcel spéculé et devient millionnaire ; il côtoie Olympe dont il est secrètement amoureux, qu'il finira par blesser vertement pour répondre aux sarcasmes de cette dernière, avant au bout du compte de l'épouser, ce qui causera sa perte. Olympe est une féministe aventurière, qui veut bouleverser l'éducation des jeunes filles, créer une association de natation, mais elle est aussi une arriviste et une profiteuse, qui ne pense qu'à se donner du plaisir et à briller dans le monde. Marcel, qui a donné son argent à Raoul pour qu'il le gère, perd tout suite à la ruine de ce dernier ; Raoul s'enfuit avec Olympe et Marcel reste seul et sans un sou. Mais tout finira bien : il deviendra un vrai médecin, gagnera la légion d'honneur en soignant avec héroïsme des cholériques à Toulon, et épousera une amie de Paul après avoir appris la déchéance de Raoul (qu'il retrouve dans une prison à Toulon) et surtout la mort d'Olympe.

Si finalement Marcel finit bien, c'est grâce au soutien, aux remontrances, aux conseils de Paul, son ami d'enfance, qui, au fil de ses lettres, commencera par le prévenir des dangers qu'il encourt à suivre les "idoles du jour", le freiner dans ses élans et lui éviter d'entrée quelques erreurs, puis, après sa déchéance, le reconforter et le guider vers une vie meilleure. Pendant ce temps, dans sa province, il vit aussi : il va épouser Angèle (qui porte bien son nom), une amie d'enfance parfaite c'est-à-dire pieuse, qui ne pense qu'à servir les autres, son mari et s'occuper de son foyer (sic) ; ils vont adopter des enfants orphelins, s'installer dans une vie laborieuse et tranquille, encadrée par toutes les vertus chrétiennes. Ils habiteront dans la propriété du père de Paul, qui porte le nom assez ironique je trouve de "Mondésir".

La morale de cette histoire est ce qu'elle est, mais le plus important n'est pas là : "les Idoles du jour" se lit comme un bon roman psychologique et populaire, tout tourne autour de quelques personnages bien construits et attachants, les rebondissements sont nombreux et surprenants. Si chaque personnage aboutit à ce qu'attend de lui Esprit Privat, il n'en est pas moins plus complexe que prévu.

Et puis peut-être une constatation contemporaine : les vertus chrétiennes n'ont pas beaucoup changé depuis cette époque... et les "idoles du jour" non plus. Le monde, peut-être, n'évolue pas autant qu'on pourrait le croire. Sauf qu'Olympe, aujourd'hui, n'aurait pas pu n'être envisagée que sous ses mauvais côtés, et ça c'est en revanche un sacré progrès. L'auteur se serait-il d'ailleurs inspiré, pour le prénom, de Olympe Audouard, féministe de l'époque dont j'ai étudié un livre ici ? Ce n'est pas impossible.

Le livre a été publié en 1867 par la "librairie académique" Didier.

Pibrac, le 17 juin 2015

Une forêt cachée : 156 portraits d'écrivains oubliés (2013)-
Eric Dussert.

"Une forêt cachée" est le livre qui justifie en grande partie le fait que j'aie souhaité consacrer une rubrique à Eric Dussert, notre maître es "archéologie littéraire" (l'expression est de lui, je crois) ; seule digression contemporaine sur un blog consacré exclusivement, bien sûr, aux livres anciens. Vous pourrez lire ci-dessous une interview lumineuse d'Eric Dussert sur Gonzai, ainsi que visionner l'émission "Un livre, Un jour" consacrée en 2013 à l'ouvrage dont il est question ici. Vous trouverez aussi sur internet des commentaires assez nombreux ici et là, et je me contenterai moi-même, pour éviter les redites, de parler de ma relation assez particulière avec cet ouvrage capital.

"Une forêt cachée" est le livre de chevet de tous les amateurs de lecture qui aiment à jouer (exclusivement comme moi, ou à l'occasion) aux "archéologues" du patrimoine littéraire. C'est un livre qui vous donnera envie de découvrir (notamment grâce à Gallica) certains auteurs dont Dussert parle, mais aussi peut-être de devenir, comme moi, un "petit Eric Dussert" qui, dans son coin et sans érudition, en simple amateur, s'amuse à effectuer ses propres fouilles pour le seul plaisir de se constituer une bibliothèque singulière.

Ce livre n'est pas d'ailleurs pour moi un "livre de chevet" au sens strict, il s'agirait plutôt d'un livre-compagnon, qui traîne partout dans la maison et que j'attrape de temps à autre. Du coup "Une forêt cachée" est multi-fonctions chez

nous : je le lis et je le relis très fréquemment (une notice à chaque fois), mais il sert aussi de cale pour nos meubles, de bouche-trou quand on permet à nos furets de circuler dans le salon-cuisine, de mise à niveau de la table quand on met les rallonges, etc. Un livre qui a le don de se rendre indispensable, à tous points de vue, et Eric Dussert et ses écrivains oubliés finalement font un peu partie de la famille.

Je suppose qu'il est possible de dévorer "Une forêt cachée" comme un roman ou un essai, mais personnellement j'ai pris l'habitude de le lire par épisodes, de la même manière que je lis tous mes livres fétiches : "Mélanges tirés d'une petite bibliothèque" de Charles Nodier, "Le livre des singularités" de Gabriel Peignot, "Mémoires d'un bibliophile" de Tenant de Latour, etc. Des livres comme faisant partie de mon univers, tout simplement, et que j'ai besoin de retrouver régulièrement, de sentir à mes côtés en permanence.

Je vais faire ici une constatation très personnelle et qui ne plaira peut-être pas à tout le monde, ni à M. Dussert qui est mon idole : je trouve que cette "forêt cachée" peut être une fin en soi. Bien sûr, le lecteur finit toujours par s'intéresser à quelques écrivains au point de vouloir lire leur oeuvre (et ça été mon cas, et c'est tant mieux), mais globalement le simple plaisir de découvrir ces petites biographies se suffit à lui-même, et la satisfaction de se dire qu'en découvrant ces auteurs on participe déjà à leur réhabilitation, sans qu'il y ait besoin que l'on fasse davantage ; un peu comme Borges qui nous dirait que les résumés de livres peuvent suffire, et qu'il n'y aurait pas besoin de les écrire.

J'ai le même sentiment avec mes autres livres fétiches (déjà cités en partie ci-dessus), au point de me demander si cette littérature (l'archéologie littéraire) ne pourrait pas constituer une sorte de genre à part entière, auquel les lecteurs s'intéresseraient par curiosité ou pour acquérir une culture plus originale ; pour, par exemple, découvrir les péripéties

de l'histoire littéraire à travers des notices biographiques à la fois incroyables et véridiques (comme dans "Une forêt cachée"); ou encore, par exemple, découvrir des commentaires sur des livres réels mais que personne ne lit plus (comme dans "Mélanges tirés d'une petite bibliothèque"). Un genre littéraire qui aurait ses grands hommes (comme Dussert) mais aussi ses "petits" (comme moi), et un peu partout ; tout amateur de lecture, en effet, est un "petit Dussert" en puissance, s'il aime à parler des livres qu'il lit et s'il peut avoir la curiosité de s'intéresser au patrimoine littéraire (notamment à travers Gallica).

"Une forêt cachée", pour ceux-là ou pour les simples curieux, est un moment capital dans l'histoire de l'archéologie littéraire. Les notices sont classées, par souci de ne pas hiérarchiser, de manière chronologique. On aurait pu les classer aussi en fonction des caractères dominants de chacun de ces écrivains, comme le fait un peu Eric Dussert dans le texte de présentation à son ouvrage : *"les taiseux refusant de publier leurs écrits (Robert Honnert, François Prieur, Gérard Hiltbrand) ; les écrasés (Charles Dovalle, Victor Escousse, Sophie Podolski, Miriam Silesu) ; les effacés (Ilarie Voronca, Julien Vocance, Loys Masson encore) ; les autonomes (Gustave-Arthur Dassonville, René-Louis Doyon, Clément Maraud) ; les porteurs de valise (Daniel Mauroc, Léo Lack, Jean-Claude Hémerly) ; les énigmatiques (Jacques Povoloski, André Paysan, Doette Angliviel) ; les sombres (Edouard Ganche, Georges Marsat) ; les expatriés (Diraison-Seylor, Makambo) ; les acides (Odette Keun, Lorédan Larchey, Philarète Chasles) ; les agraires (Adrienne Savatte, Joseph Cressot, Gabriel Gobron, Marcelle Delpastre) ; les trimardeurs et les beatniks (Léon Deubel, Marc Stéphane, Bienvenu Merino, Georges Buis) ; les hallucinés et les criminels (Jacques Besse, Georges-A. Denis, Marcel Lami) ; les cabochards (Roger Rabiniaux, Marguerite Comert, Raymond Cousse, Alain Mercier) ; les humoristes et les*

déraisonnables (Eugène Chavette, Henry Maret, Paul Méral, Jean Linard) ; les empathiques et les doux (Francis de Miomandre, Léon Bonnet, Léon Frapié)"

Comme on le voit, le monde des écrivains oubliés est une galaxie d'une richesse infinie, dans laquelle on peut s'aventurer pour faire des rencontres étonnantes et découvrir de véritables trésors (littéraires et/ou humains). Et "Une forêt cachée" la meilleure porte d'entrée possible à cet univers fascinant. Vous pouvez vous le procurer un peu partout ; pour ma part je vous propose de l'acheter sur le site de la Librairie Ombres Blanches (librairie indépendante sur Toulouse qui est très connue).

TABLE DES MATIERES

- *Petit coeur* (Jean Viollis) : p15.
- *Nos petits amis* (Albert Girard) : p17.
- *De l'utilité des dents et de leur conservation* (M. Desma-rest) : p18.
- *Mes insomnies : distractions poétiques* (Chutin aîné) : p20.
- *L'Homme des bois* (Elie Berthet) p21.
- *Chansons d'un employé mis à la retraite* (M. Coupard) : p23.
- *Souvenirs du séjour d'un horloger neuchâtelois en Chine* (Aug. Jeanneret-Oehl) : p25.
- *Prophétie Lyonnaise* (J. Linne) : p26.
- *Elie Berthet* (Eugène de Mirecourt) : p29.
- *L'âne des Korrigans* (A. Quesnay de Beaurepaire) : p31.
- *Etudiants et lorettes, Almanach du quartier latin* : p33.
- *Eros Rosse* (Marcel Mouton) : p35.
- *La vie d'un ouvrier qui n'a été qu'à l'école du travail* (L-T Voisin) : p37.
- *Le mérite des femmes* (G. Legouvé) : p39.
- *Livre sans titre, sans plan, sans sujet et sans fin* (Anonyme) : p41.
- *Pierre au sermon* (D-C Barbier) : p43.

- *Promesses, poésies* (André Godin) : p45.
- *La seule nuit* (Adolphe Retté) : p47.
- *Le coq du clocher* (Eugène Mouton) : p50.
- *Le tabac* (Desroys) : p53.
- *Chiffon* (Alfred Assollant) : p55.
- *La fée sagesse* (Madame J.J Lambert) : p57.
- *Physiologie inodore illustrée, et propre à plus d'un usage* (Collectif) : p59.
- *Physiologie de la première nuit des noces* (Octave de St-Ernest) : p62.
- *Discours en vers sur l'amour et l'utilité du travail* (J-F Barrau) : p64.
- *Tribunaux cocasses. La correctionnelle pour rire* (Ch. d'Arcis) : p67.
- *Contes et nouvelles* (J. Commerson) : p69.
- *L'Amour, qué qu'c'est qu'ça* (MM. Clairville, Lambert, Thiboust et Delacour) : p71.
- *La ménagerie de Th. Le Milca* (Camille Chabert) : p74.
- *Les Amants de Lesbos* (Prosper Castanier) : p77.
- *Plus romanesque aventure de ma vie* (Paul Lacroix) : p79.
- *Romans et nouvelles* (David Bertolotti) : p83.
- *La boutade : poème héroï-comique* (Alfred Billet) : p85.
- *Train de plaisir dans les cinq parties du monde* (A. de Bragelonne) : p88.
- *L'écolier en vacances* (L-B Picard) : p91.
- *Chryséis au désert* (G. de Montméril) : p93.

- *Le pot au noir* (Louis Chadourne) : p95.
- *Melle Jacasse* (Bertall) : p97.
- *Pour rire à deux : contes* (Olympe Audouard) : p99.
- *Diarrhée au Mexique* (Bienvenu Merino) : p101.
- *Le cabaret de la morue verte* (Julien de Mauvrac) : p104.
- *Voyage d'un livre à travers la Bibliothèque nationale* (Henri Béraldi) : p107.
- *L'enfant des montagnes* (Victor Sauquet) : p111.
- *Parigotes !* (Jules Lévy) : p114.
- *Les sorcières blondes* (Emmanuel de Lerne) : p116.
- *La veillée de l'Huissier, conte de Noël* (Edmond Picard) : p119.
- *Lettres de Julie à Eulalie ou tableau du libertinage de Paris* (Collectif) : p122.
- *Vie de Polichinelle et ses nombreuses aventures* (Octave Feuillet) : p126.
- *Les sensualités : tendresses passées* (Alexis Noël) : p129.
- *Mémoire sur M. Du Fresnoy, bibliophile du XVIIème siècle, et sur sa famille* (Jérôme Pichon) : p133.
- *L'Autre monde. Journal des trépassés* (Collectif) : p137.
- *Une haine à bord* (G. de La Landelle) : p141.
- *Les idoles du jour* (Esprit Privat) : p144.
- *Une forêt cachée : 156 portraits d'écrivains oubliés* (Eric Dussert) : p148.

